

L'APOTRE



ANNOULD

LA VISION DE LA STE VIERGE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

SOMMAIRE

—
DECEMBRE 1923

TEXTE

Page		
145 — S'ils connaissaient leur bonheur		J.-ALBERT FOISY
147 — Conte de Noël : Histoire d'un petit sapin		J. D.
150 — Episode de chasse.		Général BARATIER (<i>Souvenir de la mission Marchand.</i>) (<i>L'Ami des Enfants.</i>)
156 — Un nom ignoré.		JEAN NESMY (<i>L'Etoile Noëliste.</i>)
163 — Conte de Noël : Bob et Trompette		FERDINAND BÉLANGER
167 — Chronique littéraire : "La Montagne de Bois"		
169 — Ephémérides canadiennes		LE VIEUX DOCTEUR
172 — La machine humaine : le trépan		
173 — Un duel au bout du fil d'un pêcheur à la ligne		L.-M. BOLDOC, ptre.
174 — Radio : L'amplification des sons par tube à vide		JEANNE LE FRANC
178 — La bonne amitié		JEANNE LE FRANC (<i>La Cuisine à l'Ecole primaire.</i>)
178 — Boîte aux lettres.		
179 — Bouillon de légumes.		
179 — Bizarreries de la langue française.		
180 — Patrons de broderie, marque "Gorey"		
181 — L'atelier fermé.		EDMOUR HÉBERT, ptre (<i>Le Devoir.</i>)
184 — Pour s'amuser		
185 — Le civil et le poilu (<i>poésie</i>)		RENÉ BERTON
185 — Les saints Innocents		Bse THÉRÈSE DE L'ENF.-JÉSUS
186 — Les livres		
187 — Quand l'âme est droite (<i>feuilleton</i>)		MAURICE RIGAUX
192 — L'écuelle de bois de l'aïeul		

ILLUSTRATIONS

149 — Les plaisirs de la campagne.
155 — Dans les montagnes Rocheuses canadiennes
166 — Une relique historique : Vue de l'intérieur de l'église des Hurons, à Lorette, P. Q.
170 — Feu M. G.-E. Tanguay
170 — Mgr Antonin Nantel
171 — Le Séminaire de Sainte-Thérèse.
175 — Le major E. Amrstrong.
177 — Les bisons du parc Wainwright
183 — Le mont "Pyramide" dans les montagnes Rocheuses

LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

TEL. 6636

Boulangerie Modèle HETHRINGTON

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODAS"
364, rue St-Jean, - :: - QUEBEC

THES CAFES

Thé Noir du Ceylan
Thé Noir de Chine.
Thé de Colombo.
Thé Vert de Chine.
Thé naturel du Japon.

EN CAISSES ½ CAISSES ET
NATTES 100-80-40-25-10 lbs

Café Extra
Café Fancy
Café Royal

Rôtis et moulus

EN CHAUDIÈRES DE 5-10-25
50-75 ET BARILS DE 100 lbs

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

LANGLOIS & PARADIS, Limitée
QUEBEC

Adrien Falardeau AVOCAT

Edifice "Quebec Railway"
QUEBEC

Tél. 2307

Rés. 4359-m

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

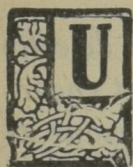
Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME V

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1923.

No. 4

S'ils connaissaient leur bonheur



UNE année tire à sa fin.

Dans quelques jours, nous aurons accompli le cycle complet et nous serons au seuil du nouvel an.

L'Eglise, qui nous rappelle si souvent que chaque jour qui s'écoule nous rapproche de la mort et du jugement, a voulu que la fin de chaque année coïncide avec les fêtes les plus joyeuses. Noël et le Nouvel An nous font oublier cette marche lente mais sans arrêt vers la tombe et nous font trouver belles les heures que nous passons sur cette terre.

Combien de nous vont songer, en ces jours de réjouissances, à remercier le Ciel pour les faveurs nombreuses dont il nous comble en ce beau pays ?

Nous allons dans la vie, les regards tournés vers d'autres peuples et nous pensons souvent que notre sort est bien maigre, bien triste, comparé à tant d'autres.

Pourtant, en cette fin d'année, n'est-il pas opportun de regarder avec un peu plus d'attention afin de porter un jugement plus éclairé et plus juste.

* * *

Il y a cinq ans déjà que la grande guerre a fait taire sa voix d'airain et qu'une paix boiteuse l'a remplacée.

Que voyons-nous autour de nous ?

Est-il un seul peuple qui ait plus que le nôtre, des motifs de remercier Dieu ?

Ce n'est certes pas l'Europe qui nous présentera des peuples dont le sort soit enviable. La France et l'Allemagne se débattent dans un fouillis inextricable de questions économiques et les fantômes

de la révolution ou de la banqueroute les menacent sans cesse.

L'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche et la Russie ont des problèmes si graves que le plus grand souci de leurs habitants est de chercher les moyens de quitter la patrie pour aller vivre en paix et dans une aisance relative, sur une terre étrangère.

Et l'Angleterre ?

Cette nation qui a toujours su tirer profit des victoires des autres, qui s'est adjugé tant de dépouilles dans le récent traité de paix est peut-être la plus malheureuse de toutes.

Elle commence l'hiver, — et c'est le quatrième — au milieu d'une crise incroyable de chômage.

Deux millions de ses ouvriers sont sans travail et par conséquent sans autre moyen de subsistance que la charité publique.

Ses usines, fameuses dans le monde entier pour leur activité, sont fermées; c'est la prospérité même de la nation qui fait sa misère.

Sa situation économique est si bonne que la monnaie anglaise est à sa pleine valeur et, en face de la pauvreté des autres, tient une place spéciale. La conséquence immédiate de cet état de choses c'est que les nations continentales qui achetaient les produits des usines anglaises ne peuvent plus le faire et l'Angleterre, depuis quatre ans, ne sait plus que faire de ses millions de bras.

Pourtant il lui faut manger; pour manger il lui faut acheter et puisque toutes ses sources de richesses sont taries elle ne sait plus comment se tirer d'affaire.

* * *

Plus près de nous, chez nos riches voisins du sud, la situation, pour n'être pas aussi grave, ressemble beaucoup à celle de l'Angleterre.

Limitées au marché local, à cause du change et du haut coût de revient des marchandises, les industries américaines, les unes après les autres, ferment leurs portes et jettent leurs ouvriers sur le pavé à l'époque de l'année où ils ont le plus besoin de gagner.

Là aussi la misère sera grande cet hiver, à moins d'un miracle économique qui ne se produira probablement pas.

Et le Canada ?

Ici, parce que nous avons encore peu de grands centres industriels, parce que notre population est encore fortement agricole, parce que nous produisons suffisamment de nourriture pour assurer notre indépendance sous ce rapport, nous ne souffrirons pas autant, nous ne sentirons pas beaucoup cette crise.

Ah qu'il est triste de voir nos gens de la campagne craindre la crise passagère qui sévit depuis quelques années et courir vers les villes canadiennes et américaines, dans l'espoir d'améliorer leur condition.

Si nous connaissions notre bonheur : si nous savions la sécurité profonde, la garantie de bonheur et de prospérité que constitue pour un pays une forte population agricole.

* * *

Sans doute, ce sont les grandes industries qui permettent la construction et l'aménagement de ces belles villes, de ces immenses édifices qui donnent un aspect de richesse et de force ; mais, ce sont ces grandes industries, aussi, qui font les peuples de gueux, de misérables, d'esclaves.

L'Angleterre, le pays le plus industriel du monde, celui qui avait accaparé tous les grands marchés du globe, est, à cause de cette industrialisation, le peuple le plus misérable, celui qui compte la plus forte proportion de mendiants.

Malgré ses millions, malgré sa force, malgré ses comptoirs de commerce, l'Angleterre est une nation ruinée, elle ne peut plus fournir à son peuple les moyens de gagner sa vie ; elle dépense autant, en temps de paix, pour faire vivre son peuple de sans-travail, qu'elle dépensait en temps de guerre pour tuer ses ennemis.

* * *

Voilà le grand sujet de reconnaissance pour nous.

En cette fin d'année remercions Dieu que notre pays ne soit pas un pays industriel, demandons. Lui de nous préserver de ces grandes industries qui groupent des centaines de mille ouvriers dans des villes, qui les habituent à une vie facile et gaie, quand les affaires sont prospères, mais qui les laissent crever de faim quand la crise est venue.

Partout où l'industrie domine, la révolution gronde, le mécontentement des classes ouvrières aiguë par les affres de la faim se fait de plus en plus sentir et l'on a peur de la révolte, on a peur de voir les armées de sans-travail se ruer à l'assaut de ceux qui ont édifié des fortunes scandaleuses au temps des tueries, on a peur de voir ces affamés écraser toute cette aristocratie de l'argent et, avec elle, la foule des honnêtes gens qui ont souffert pendant la guerre et qui souffrent encore plus depuis la paix.

Le Canada est exempt de cette crainte et de cette crise, parce que sa population agricole est encore plus nombreuse que l'autre, parce que l'amour de la terre — qui s'identifie si bien avec celui de la patrie — est plus fort que l'amour de l'or.

* * *

Si nous avons nos pauvres, ils sont moins nombreux, ils sont moins abandonnés ; si les fêtes de Noël s'annoncent tristes pour certains foyers, ces foyers sont si peu nombreux que la charité fraternelle si forte encore chez nous saura y mettre un peu de chaleur, un peu de lumière, un peu de joie.

Quelle différence avec ces grands peuples de l'Europe et de l'Amérique qui se sentent impuissants devant l'immensité de la misère qui s'annonce.

Que ces fêtes, pour nous, soient des jours d'actions de grâces pour tous les bienfaits dont nous avons été comblés !

Que le triste sort de ces nations qui ont mis tout leur espoir dans l'industrialisation à outrance nous serve de leçon !

Que nos classes dirigeantes, nos gouvernants, nos hommes d'affaires songent sérieusement à assurer aux agriculteurs, des conditions sociales qui leur fassent aimer leur art, pour que longtemps encore, au milieu des autres, notre pays se distingue par son amour de l'agriculture.

Si nous connaissions la somme de bonheur qui se cache derrière les rudes travaux de la ferme, si nous comprenions la sécurité, la force qu'un

peuple tire d'une agriculture bien soutenue, comme nous serions habiles et ardents à l'encourager, à la conserver grande et forte.

C'est ici que les fêtes de Noël seront le moins tristes et nous devons cette joie aux artisans du sol, à ceux qui ne craignent ni le chômage, ni les grèves, ni le manque de demande pour leurs produits.

Et, de toutes les classes de la société, la seule qui n'a pas de sérieux motifs d'alarmes, c'est la classe agricole. Pourtant c'est celle qui se plaint le plus, qui s'estime le moins, qui déserte en plus grand nombre. S'ils connaissaient leur bonheur, comme ils résisteraient aux attraits si trompeurs des villes !

J.-ALBERT FOISY.

CONTE DE NOËL.

Histoire d'un petit sapin

Là-bas, dans la forêt, il y avait un joli petit sapin. Il s'y trouvait en très bonne place : toute la journée le soleil pouvait le caresser de ses rayons, l'air y était frais, et tout autour de lui croissaient une multitude de grands compagnons, pins ou sapins comme lui. Et pourtant, malgré le grand air, le beau soleil et ce milieu charmant, notre petit héros n'était pas content. Il voulait grandir et toujours grandir. Il comptait pour rien le doux soleil et l'air frais : il n'avait pas de plaisir à voir les petits enfants jouer autour de lui ou chercher des fraises sauvages. " Oh ! regardez donc, avaient-ils dit cependant, comme ce petit sapin est joli ! " Mais ce langage ne plaisait pas du tout à notre arbrisseau.

" Oh ! si j'étais grand comme ces autres arbres qui sont autour de moi — soupirait le petit sapin, — je pourrais aussi étendre mes branches et, tête haute, regarder monts et vallées. Alors les oiseaux viendraient construire leurs nids, et l'écureuil sa maison dans mes branches, et quand soufflerait le vent je pourrais comme mes compagnons me balancer fièrement."

Plus cela durait, et moins il se plaisait dans ce milieu charmant, moins il appréciait les oiseaux et les petits nuages roses qui, matin et soir, passaient au-dessus de sa tête.

Quand venait l'hiver et que la neige, comme un tapis d'argent, recouvrait la terre, un petit

lièvre s'approchait parfois et avait l'audace de sauter par-dessus le petit sapin. Oh ! c'était trop ! cela devenait insupportable.

Deux hivers s'écoulèrent, et, au troisième, le petit sapin avait tellement grandi que le lapin devait passer à côté de l'arbuste grandi. " Grandir, toujours grandir et vieillir, oh ! c'est bien ce qu'il y a de plus beau sur la terre ", pensait-il.

En automne, les bûcherons vinrent dans le bois et abattirent quelques-uns des plus grands arbres. Cela avait lieu chaque année, et le jeune sapin, qui était devenu grand et fort, trembla quand il entendit le bruit de leurs coups redoublés et vit comment les haches effilées entraient dans le cœur de ses pauvres compagnons. Des arbres magnifiques tombaient avec grand fracas, et, les branches séparées, leurs troncs restaient nus, méconnaissables. Les uns après les autres, ils furent mis sur un grand char et portés hors de la forêt.

— Où allaient-ils donc ? Qu'allait-il leur arriver ? . . .

Au printemps, quand les hirondelles et les cigognes revinrent de leur lointain voyage, notre petit sapin leur demanda :

— Ne sauriez-vous, par hasard, me dire où ont été tous ces grands arbres ? Ne les avez-vous pas rencontrés au cours de votre voyage ?

Les hirondelles ne savaient rien, mais une cigogne, avec un grand sérieux, fit signe de la tête et dit :

— Oui, je crois le savoir. Quand je volai de l'Égypte ici, j'ai rencontré beaucoup de bateaux surmontés de mâts élégants ; je parie que c'étaient eux, les grands arbres, car ils avaient toute l'apparence des sapins.

— Oh ! si j'étais assez grand pour aller par la grande mer ! . . . Mais dites-moi un peu, mère Cigogne, ce que c'est que la mer et comment elle est ?

— Volontiers, répondit l'oiseau au long bec ; cependant ce serait un peu long à dire. Et sur ce, il s'en alla, continuant son vol.

— Soyez contents de votre jeunesse, chuchotaient les rayons du soleil ; réjouissez-vous de votre croissance et profitez de votre jeune temps ! . . .

Et le vent caressait l'arbuste, et la rosée tombait sur lui ; mais de tout cela, celui-ci n'en goûtait pas le prix ; il rêvait d'autres choses.

Quand approche Noël, on se rend ordinairement au bois pour abattre quelques jeunes arbres, et les plus beaux sont toujours choisis. Puis, eux aussi, sont placés sur des chariots et traînés hors du bois par des chevaux agiles.

— “Où peuvent-ils aller ? soupirait notre petit ambitieux, ils ne sont pas plus grands que moi, j'en ai même vu qui étaient beaucoup plus petits. Et pourquoi gardent-ils leur branches ?”

— “Nous le savons, répondirent les moineaux, nous le savons. A la ville nous avons regardé par les fenêtres, nous savons où vont les jeunes sapins qui partent d'ici. Oh ! ils atteignent la plus grande beauté qui se puisse imaginer. Nous les avons vu au milieu d'une chambre bien chaude. Ils étaient ornés de pommes d'or, de friandises, de toutes sortes de jouets et de centaines de petites lumières.”

— “Et après ? . . .” demanda le sapin, et il tremblait de toutes ses branches.

— “Ah ! nous n'avons pas vu davantage, mais ce que nous avons vu était incomparable !”

— “Oh ! si pareil bonheur pouvait m'échoir en partage, soupirait le petit sapin, c'est encore bien mieux que d'aller par les mers. Si Noël pouvait revenir bientôt ! Maintenant je suis aussi grand que les autres. Si je pouvais déjà être dans cette chambre chaude, avec toute cette magnificence . . . et puis . . .”

Oui, alors, il nous arriverait quelque chose de plus beau encore ; pourquoi nous orneraient-ils si bien ? Je brûle d'impatience et de désir !”

— Réjouissez-vous donc avec nous, — soupiraient le vent et les rayons du soleil, — réjouissez-vous donc de votre jeunesse et de votre liberté !

Mais le petit sapin n'avait ni repos ni plaisir. Il grandissait, grandissait ; hiver et été il conservait sa verte et douce parure. Ceux qui le voyaient disaient : “ Quel bel arbre !”

Or il arriva qu'une année, au temps de Noël il fut choisi un des premiers pour être abattu. La hache l'atteignit profondément, jusqu'à la moelle, et avec un grand bruit il tomba sur le sol. Il ressentit une douleur profonde, eut comme un rêve. Il songea à la place qu'il avait longtemps occupée, où il avait grandi, à ses bons vieux compagnons, aux gentilles fleurettes, aux oiseaux qu'il ne reverrait peut-être plus jamais. D'autre part le voyage ne fut pas du tout aussi intéressant qu'il se l'était figuré.

Après un bon moment, il sortit de son rêve lorsque deux serviteurs le portèrent dans une salle riche et bien meublée. Aux murs pendaient de magnifiques peintures ; sur la cheminée se trouvaient de beaux vases de porcelaine, et sur un petit guéridon, de jolis livres d'images et toutes sortes de jouets. L'arbre fut mis dans un grand et beau vase. Aux branches on pendit des sachets remplis de friandises, des pommes et des noix dorées, des jouets, toutes sortes de bonbons, et des centaines de petites lumières blanches et bleues.

Il était vraiment beau ! Tous disaient : “ Ce soir, il sera magnifiquement éclairé !”

“ Oh ! si j'étais déjà au soir, pensa le petit sapin, si les lampions étaient allumés ! Sûrement que mes camarades viendront me voir, et les moineaux seront aux fenêtres. Est-ce que je resterai ici, hiver et été, avec cette parure à mes branches ? . . .”

Enfin, les lumières brillèrent. Quel éclat et quel beauté ! L'arbuste frémissait de bonheur.

Les doubles portes de la salle s'ouvrirent toutes grandes, et plusieurs enfants se précipitèrent vers l'intérieur, chantant et dansant autour de lui . . . Cependant les cadeaux disparaissaient l'un après l'autre.

— Mais, que font-ils donc, pensa-t-il, est-ce que ces bambins vont me dépouiller de tout ?

Et les bougies se consumaient . . . Lorsque toutes furent éteintes, les enfants reçurent l'autorisation de dévaliser complètement l'arbrisseau de Noël.

Les enfants tournèrent longtemps en rond, et tant se fatiguèrent qu'ils durent aller bientôt se reposer. Personne ne songea plus au petit sapin. Seule la bonne servante chercha parmi les branches pour voir si rien n'avait été oublié.

Cette nuit-là fut bien triste pour notre héros malheureux. Il se trouvait abandonné.

Le lendemain matin, les domestiques le sortirent de la chambre, le montèrent jusqu'au grenier et le poussèrent dans un coin bien sombre. Il y resta dans une solitude effrayante ; des jours et des semaines s'écoulèrent sans que personne s'inquiât de lui. A peine une souris venait-elle de temps en temps le flairer et sautiller au travers de ses branches.

“ Il fait froid ici, disaient les souris ; sans cela, on ne serait pas encore trop mal, n'est-ce pas, vieil ami ?”

— “ Oh ! je ne suis pas vieux du tout, dit l'arbre avec tristesse ; il y en a dans la forêt qui sont bien plus âgés que moi.”

Et il parla de la forêt où le soleil brille, des oiseaux qui volent et chantent, des agréables journées qu'il avait vécues.

“ Oh ! s'écrièrent les souris, comme vous deviez être heureux alors !... Mais pourquoi avez-vous tant désiré quitter la forêt ? ”

— “ Ah ! c'est trop tard, maintenant ; si je n'avais pas été aussi sot, si j'avais profité de ma jeunesse ! Et dire qu'elle ne reviendra plus : ”

Et les petites souris écoutaient, en appelaient d'autres pour entendre les belles histoires du vieil arbre de Noël.

Quand vint le printemps, on le descendit du grenier et on le laissa dehors. Il ressentit encore une fois l'air frais et les chauds rayons, et il songea de nouveau à sa belle jeunesse. Un domestique ne tarda pas à venir, qui le mit en pièces et les jeta une à une dans le feu. La flamme brillait, le bois gémissait. A chaque soupir l'arbre songeait à un beau jour d'été, à une belle nuit d'hiver, dans la forêt...

Mais rien de tout cela ne revint, non plus que sa jeunesse. Les flammes chantaient : “ Passé,

tout cela, passé ! ” jusqu'à ce que le pauvre sapin s'en fut tout allé en fumée.

Ainsi finit le petit sapin qui n'avait jamais de bon cœur accepté son heureux sort.

Et telle sera aussi la fin de celui, qui, jamais content de sa condition consumera sa vie en vains et ambitieux désirs.

(D'après Andersen).

J. D.

— Mais maman, tu nous as donné un œuf de Pâques en caoutchouc...

— Pour qu'il vous dure plus longtemps... s'il était en chocolat, vous l'auriez mangé tout de suite...

* * *

— Et comment votre mari trouve-t-il votre nouveau chapeau ?

— Je ne sais pas... Il n'a pas encore vu la note !

* * *

— A quelle heure passe-t-il votre train de 3 heures 45 ?

— Généralement entre 7 heures et 8...



LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE (Envoi de M. F. Fortin, Ivry, Témiscouata).

Épisode de chasse

LE 4 juillet, à 7 heures du matin, je reprends ma place dans le fond de ma pirogue, assis sur une caisse, mon pliant me sert de table. J'ai relevé le dossier pour me protéger un peu de la réverbération de l'eau. Les yeux constamment fixés sur le papier blanc, sur la boussole qui fait glace, et sur la rivière pour apprécier les distances, j'éprouve à la longue une véritable fatigue du regard. Le moment le plus pénible est celui qui suit la courte halte pendant laquelle je mange rapidement une boîte de conserve ou un morceau de poulet ; le soleil tombe verticalement, la chaleur est plus lourde, les hommes pagaient plus mollement, la pirogue se balance plus doucement, tout se réunit pour donner une envie presque invincible de dormir. Je suis obligé de lutter pour ne pas y céder, j'ouvre des yeux démesurés qui éprouvent une sensation de brûlure, je prends des azimuts avec rage ; je fixe désespérément les points que je vise tous les cent mètres sur la berge, et pour lire un angle ou additionner quelques centaines de mètres, je fais un effort de volonté tout à fait disproportionné avec le petit travail bien simple que j'exécute.

Le 7, j'ai dû me livrer probablement à de tels efforts que je suis obligé de m'arrêter de bonne heure, j'ai une migraine horrible, ma tête éclate, Moussa N'Diaye passe une partie de la nuit à me mettre sur le front des compresses d'eau froide. Cependant, au matin, les douleurs se sont calmées, je reprends la marche.

La navigation en pirogue ne manque pas de poésie ni d'imprévu. Malheureusement, le fait de rester assis douze heures par jour en plein soleil, sur une caisse rembourrée de boîtes de conserves, réduit beaucoup l'agrément de la promenade.

Vous me direz qu'en utilisant judicieusement l'herbe et le feuillage, on peut adoucir les rigueurs de la caisse aussi bien que celles du soleil ; qu'on peut se faire un lit et se construire un abri !

Un lit ? Le matelas serait vite aplati ! Un abri ? Les branchages protecteurs empêcheraient à la fois de faire de la topographie et de contempler la poésie éparse le long des rives, sur le fleuve, dans le ciel.

Là-bas, au tournant de la rivière, de grands arbres se découpent sur l'horizon comme d'immenses portants de théâtre ; plus près, de hautes herbes ondulent sous la brise avec un mouvement et un bruit de houle. Le matin, le soleil jaillit tout rose dans une atmosphère d'argent, et sur la rivière, qui paraissait blanche à la lueur des étoiles, prend subitement, au milieu de la clarté naissante, une teinte sombre, elle roule des eaux noires, le disque s'embrase, la rivière rutilante, c'est un torrent de lumière. Puis le soleil descend, il dore, il empourpre les petits nuages suspendus à l'horizon comme une frange d'écume, et sur la rive, les herbes altérées penchent leurs tiges, inclinent leurs touffes mourantes vers l'eau qui s'endort ; un souffle plus frais passe dans l'air, des odeurs confuses montent de la terre, la paix et le silence tombent avec la nuit.

Soudain, un rugissement éclate ; le lion entre en chasse ; des cris divers lui répondent de tous côtés ; c'est la brousse qui s'éveille ; l'antilope brame pour appeler son petit et se cacher ; la panthère fait entendre son halètement rauque et saccadé comme le bruit d'une scie ; le crocodile lance son jappement court et plaintif ; clameurs impressionnantes, les premiers soirs, auxquelles on est vite habitué, dont on reconnaît bientôt le caractère inoffensif. Le lion inoffensif ! La panthère inoffensive ! Voilà des affirmations capables de soulever de véhémentes protestations ! Que deviendront alors les récits des voyageurs qui, tous, ont eu maille à partir avec ces différents fauves ?

Ne leur en déplaise, ces terribles fauves ne deviennent dangereux que s'ils meurent de faim, et dans ce cas, on peut vraiment dire que la faim justifie les moyens. Mais le cas est rare, du moins en Afrique ; la brousse renferme tant de gibier.

Pourtant, pas un explorateur qui se respecte ne rentrera en France sans avoir été attaqué par un lion ou par un éléphant ! Passe encore pour le lion, si on le blesse, il peut lui arriver de se défendre ; mais pour l'éléphant, le doux éléphant qui, blessé, se sauve affolé poussant des cris de douleur !

Les voyageurs sont-ils donc atteints de la maladie de l'exagération ? Je ne veux pas employer de mot plus expressif et blesser une corporation à laquelle, d'ailleurs, j'ai l'honneur

d'appartenir, mais comment ont-ils pu confondre une fuite avec une attaque ?

Le soleil est seul responsable ! Si notre soleil de France exerce une certaine influence sur les imaginations méridionales, que ne peut produire le soleil d'Afrique, lui qui crée des mirages et transforme le sable du désert en lacs ombragés de verts palmiers !

Les voyageurs, quand ils se trompent, sont évidemment de bonne foi, et voilà comment ils ont calomnié l'éléphant, car il est douce créature.

Conclure du particulier au général est un sentiment très humain. J'avais constaté le peu de véracité de certains récits de grandes chasses, ne devais-je pas en induire que tous les récits méritaient aussi peu de confiance ? Je riais en pensant aux images qui représentent un éléphant jonglant avec un homme à bout de trompe ou piétinant de braves nègres et les réduisant en une bouillie sanglante. Je jetais dans le même sac les dessins qui montrent les hippopotames broyant des embarcations dans leurs formidables mâchoires. Ceux-ci n'étaient pas plus dangereux que ceux-là ! Je n'allais pas tarder à reconnaître que ma confiance en la passivité de ces animaux était injustifiée.

A vrai dire, je n'avais jamais tiré sur les hippopotames ; bien souvent, j'en avais croisé sur les routes liquides, j'en avais vu beaucoup de plus ou moins loin, mais sans avoir eu l'occasion ou l'envie de les massacrer. J'avais, parmi mes tirailleurs, trop de Bambaras de la famille des Kéïta, je n'aurais pas voulu les contrister.

Tous les Bambaras, en effet, sont de la famille d'un animal ; les Koulibali, race noble, sont parents du lion ; les Samaké, dont heureusement je n'avais pas de représentants avec moi, sont consanguins de l'éléphant, et les Diallo, des poulets.

* * *

Nous avons atteint, hier, le point le plus au Nord du M'Bomou, maintenant nous redescendons vers le Sud-Est, en faisant force détours ; la rivière est toujours belle, elle s'est élargie, le courant est moins rapide. A 11 heures, nous passons au milieu d'un groupe de trois îles entre lesquelles s'ébat un troupeau d'hippopotames ; c'est la première fois que j'en vois en nombre aussi considérable. Ils nous regardent avec curiosité, montrent le sommet de leur tête,

secouent leurs petites oreilles, poussent un grognement, sortent les naseaux hors de l'eau, soufflent bruyamment, puis plongent pour réparaître un peu plus loin, et recommencent les mêmes exercices. Mes payeurs longent prudemment la rive, ils n'ont pas l'air rassuré, ce que je ne comprends pas, car, au Soudan, j'ai vu des hippopotames et je n'ai jamais entendu dire qu'on ait eu à les redouter.

A 5 heures, je campe sur la rive belge, près du village d'Ali, qui m'apporte des vivres. Le lendemain matin, après une heure de route, j'étais en train de prendre un azimut, quand j'entends en avant un rugissement, mes payeurs y répondent par un cri d'effroi et se mettent à piocher l'eau avec fureur en se dirigeant vers la terre. Je lève les yeux, et je vois la pirogue de tête culbutée par un hippopotame ; presque aussitôt le monstre se précipite sur la deuxième pirogue qui, en une seconde, a la quille en l'air ; au moment où il se rue sur la mienne, nous touchons terre et nous ne sommes que bousculés. Mais toutes les charges des deux autres pirogues sont au fond de la rivière, et Yakomas, tirailleurs, bazinguers, nagent sur la berge en poussant des hurlements.

L'hippopotame est pris d'un véritable accès de rage, il reste au milieu de la scène du carnage, bondissant, hurlant. Les payeurs m'expliquent que c'est une femelle et que es hommes d'Ali lui ont tué son petit la veille ; elle-même a été blessée, elle porte une zagaie plantée dans l'encolure. Je comprends la colère de ce pauvre animal, il a des circonstances atténuantes, mais toutes mes richesses n'en sont pas moins au fond de l'eau ; il est de toute nécessité de les repêcher, et tant que cette mère farouche sera là, nous ne pouvons y songer. Cependant, elle se calme un moment, elle reste immobile, la tête hors de l'eau, nous regardant avec des yeux féroces en soufflant bruyamment. Je saisis un fusil, je tire. Un rugissement ; des bonds désordonnés, le corps entier de l'animal est projeté hors du fleuve, des jets de sang sortent des naseaux, puis plus rien ; l'hippopotame a coulé. Je ne plaisanterai plus la puissante imagination des dessinateurs du *Journal des Voyages* qui, selon moi, inventaient la légende des bateaux attaqués par ces animaux que je jugeais inoffensifs.

Il faut commencer par repêcher mes caisses ; mes Yakomas sont déjà en train de ponger

voilà un tonnelet retrouvé. Hélas ! C'est le tonnelet qui renferme l'appareil photographique ; il est étanche, ou plutôt il était étanche ; l'hippopotame l'a saisi entre ses mâchoires et l'a complètement crevé, un morceau de dent est même resté dans le trou ; le zinc était, il faut le croire, ce bonne qualité ; par bonheur, l'appareil n'a pas été broyé, je n'ai qu'à le faire sécher ; voilà une excellente réclame pour la maison Hermagès.

Le bruit de notre lutte épique s'est déjà répandu dans le pays. les gens de Gadiava et du Salango viennent me rendre visite et me dire que leurs chefs me salueront demain à mon passage près de leurs villages. . .

Les dégâts sont réparés, tout a été retrouvé. Le 8, à 7 heures du matin, je reprends la marche.

D'après les renseignements des indigènes, je dois trouver demain dans la matinée le rapide dont a parlé Zémio, mes bazinguers tremblent déjà et me conseillent de ne pas faire d'imprudence ; je leur assure que tout ira bien.

* * *

Le 9 juillet, à 10 heures du matin, nous arrivons au pied des collines de Gandjara et devant le rapide du même nom.

Je descends à terre et je longe le rapide à pied pour le reconnaître. Il n'a rien de terrible ; c'est une cascade assez forte de neuf cents mètres de long, ce ne sera qu'un jeu pour les Yakomas. Je reviens aux pirogues ; mes bazinguers me supplient de ne pas passer, Zémio leur couperait la tête s'il m'arrivait malheur ; ils vont aller chercher des hommes qui porteront les pirogues par terre. Je suis obligé, pour m'en débarrasser, de les envoyer promener un peu brusquement, et je réunis mes sept Yakomas, que les transes des bazinguers réjouissent et que la vue d'un rapide transporte de joie. A 1 heure de l'après-midi, les trois pirogues flottent au-dessus du rapide, les Yakomas les ont fait passer successivement ; cet obstacle n'arrêtera pas le convoi du *Faidherbe*. Je remercie le sultan Bittima, qui m'apporte des vivres, et je me remets en route. La rivière a de cent à deux cents mètres de large, le courant est très rapide. A 4 heures, je fais halte ; les fils du sultan Farara m'apportent de la farine, des patates, des poulets, et demain, me disent-ils, leur père me fera lui-même son cadeau. Je com-

mence à trouver que je reçois beaucoup de cadeaux ! Bientôt, je n'aurai plus rien pour y répondre ; j'ai demandé une caisse de perles à Marchand, mais quand la recevrai-je ? Cureau m'avait prédit la famine, je nage, au contraire, dans l'opulence ! Le convoi de Bobichon n'aura nulle peine à subsister ; c'est, du reste, en vue de son passage que j'accepte tout ce qu'on m'offre et que je distribue force cadeaux ; il faut que tous ces chefs soient contents et nourrissent abondamment les cent dix payeurs du *Faidherbe*.

Le 10 juillet, le M'Bomou se resserre, il n'a plus que de cinquante à quatre-vingts mètres de large, les rives sont boisées, le courant est assez violent. A 3 heures du soir, le sultan Farara, qui guette mon passage, remplit ma pirogue de vivres et fait une grande brèche à ce qui me reste de perles. Je suis un peu inquiet pour la suite, mais mon inquiétude n'est pas de longue durée ; à 4 heures j'aperçois sur la berge un tirailleur accompagné d'un porteur chargé d'une caisse dont je reconnais de loin le format, c'est la caisse de perles demandée à Marchand ; voilà l'avenir assuré.

Il me reste toutefois à vaincre le monstre annoncé par Zémio ; tout en songeant à l'hydre gardienne des eaux, je me reposais un instant à l'ombre d'un arbre sous lequel mon embarcation disparaissait entièrement, et je contemplais à loisir un de ces bons géants de la brousse, un éléphant immobile au bord de la rivière.

Ses longues défenses d'un blanc jaune pendaient de chaque côté de la bouche comme deux longues moustaches ; il avait un air grave et réfléchi ; il se livrait certainement à de sérieuses méditations.

Je cherchais quelles pouvaient être ses pensées ; du bout de la trompe mollement balancée de droite et de gauche, il effleurait l'eau comme un baigneur tâte de sa main la surface de la mer avant de s'y plonger.

Ma première impression fut que mon éléphant s'apprêtait à boire. Je reconnus très vite que je m'étais trompé et qu'il avait d'autres idées en tête. Sa trompe, en effet, ne se balançait plus, elle tapotait légèrement le courant, formant de petits cercles qui allaient en s'élargissant et venaient d'un côté mourir contre le berge, tandis que, sur la surface libre du fleuve, ils accouraient vers moi, les uns après les autres.

Je pensais que mon éléphant était un flâneur, car le rapprochement s'imposait entre lui et le bon badeau qui, du haut d'un pont, jette des cailloux dans la rivière pour y faire des ronds.

Je me trompais encore ; la trompe, cessant d'osciller, venait se réfugier entre les pieds de devant, en même temps que les larges oreilles éprouvaient comme un frissonnement.

Je reconnus aussitôt l'attitude d'un homme profondément réfléchi, assis la canne entre les jambes, les sourcils froncés. Mon éléphant devait être un philosophe. Mais la trompe s'agitait de nouveau ; elle eut d'abord des oscillations de pendule dans le plan du corps ; puis elle se mit à décrire des demi-cercles dans un sens et dans l'autre autour des deux longues moustaches toujours immobiles. Cette fois, j'avais compris ! Mon éléphant attendait quelqu'un. J'en étais sûr ; je reconnaissais trop bien la pose du monsieur qui, dans un jardin public, est venu à un rendez-vous et trompe l'impatience de l'attente en traçant des dessins sur le sable du bout de sa canne ou de son parapluie.

Pauvre éléphant ! Je ne croyais pas si bien dire ! Il était, en effet, venu à un rendez-vous... qu'il n'avait pas donné. Il allait y trouver un personnage qu'il n'attendait pas, auquel il ne songeait guère. Comment y aurait-il songé ?

Pas un souffle de brise ne ridait la surface du fleuve ; le long des rives le courant imprimait seulement aux herbes un léger tremblement ; de temps en temps, un bout de bois mort descendait au fil de l'eau, tournoyait dans une anfractuosité des berges, reprenait sa course très lente. Parfois aussi, un poisson troublait le silence par une culbute ; un léger clapotis suivi du bruit sec et mat d'une claque ; puis de nouveau le calme régnait... De quoi se serait inquiété mon éléphant ? Quel danger pouvait le menacer ? Je n'en voyais aucun moi-même.

Cependant, une main se posait sur mon bras pour attirer mon attention :

— Toi, y a pas voir là-bas ?

Et, du doigt, un tirailleur, à l'œil de lynx, me désignait un morceau de tronc d'arbre flottant le long de la rive, et tout près de passer à côté de l'éléphant :

— Quoi ? Que vois-tu là-bas ? répondis-je.

— Ça y a pas tronc d'arbre ; ça y a crocodile ; ça y a malin, y a manger le gros.

Je regardai mon tirailleur, ne sachant pas au juste s'il se moquait de moi.

Que ce morceau de bois fût un crocodile, possible. Mais que ce crocodile pût manger un éléphant ?...

Mes sympathies allaient à ce dernier, j'allais crier pour le faire fuir... Je n'en eus pas le temps. Dans un éclair, je vis le tronc d'arbre bondir, deux énormes mâchoires s'entr'ouvrir et se refermer sur la trompe de mon ami l'éléphant.

Vaincu d'abord par une atroce douleur, l'énorme animal avait plié les genoux et presque toute sa trompe avait filé sous l'eau à la suite du crocodile. Mais, à genoux, arc-bouté sur ses défenses, il opposait maintenant à l'horrible traction toute la masse de son corps, et je le voyais projeter sa tête à droite, à gauche, d'un effort désespéré. La trompe s'agitait, tendu, pareille à la ligne d'un pêcheur qui cherche à noyer un poisson trop lourd pour être tiré hors de l'eau. Des anneaux de sang montaient tout autour.

L'éléphant n'avait pas poussé un cri ; il n'avait pas eu le temps ; et il ne pouvait plus ni barrir ni respirer. Un rauque gémissement, un râle farouche sortait seul de sa bouche, et je voyais ses yeux d'abord si petits, que je les avais à peine aperçus, s'ouvrir démesurément.

La lutte ne pouvait durer longtemps. Au moment où il allait étouffer, l'éléphant, d'un soubresaut d'agonie, se releva affolé, jetant sa tête en arrière, et dans un effroyable tension des muscles, il tenta de rejeter son ennemi sur terre. La gueule du monstre apparut lors de l'eau, semblable à un énorme triangle ; les courtes et larges pattes s'agitèrent un instant dans le vide, et je poussai un cri de triomphe. Mais le crocodile, à moitié sorti du fleuve, pesait de tout son poids. D'un formidable coup de queue, il reprit appui sur l'eau qu'il allait quitter. Il y eut alors un moment d'arrêt, quelques secondes d'immobilité, d'équilibre entre les deux forces cabrées.

De quel côté la balance pencherait-elle ?

Je ne laissai pas au destin le temps de se prononcer.

Dès que j'avais aperçu la tête de la bête immonde, j'avais instinctivement saisi ma carabine, décidé à tirer au vol, au hasard. L'instant de fixité, si court fût-il, me permit de viser.

Au coup de fusil, la mâchoire s'entr'ouvrit ; l'énorme masse s'abattit sur l'eau, la queue se dressa verticale, retomba avec un claquement

sourd, et le crocodile frappé dans l'œil, disparut. Emporté par son effort, l'éléphant avait roulé sur le flanc, mais se relevant aussitôt il s'était mis à galoper en cercle, affolé ; puis subitement, fuyant la douleur, broyant tout sur son passage, il prit sa course et fonça dans la brousse.

Longtemps, j'entendis les rugissements rauques, le souffle haletant, mêlé au craquement des branches écrasées. Puis, plus étranglés, plus douloureux, plus lointains, les gémissements s'affaiblirent, et, peu à peu, la brousse, comme le fleuve, reprit son silence et son calme.

Pauvre éléphant à l'air si doux, dont la trompe oscillait si bonassement, qu'allait-il devenir ? Survivrait-il à ses blessures ?

Mes hommes voulaient le poursuivre pour l'achever, parce que, disaient-ils :

— Lui y a souffrir, et ça y a pas bon !

Je refusai ; peut-être guérirait-il ! Il m'avait trop intéressé par ses jeux innocents, il m'avait trop ému par le combat qu'il venait de livrer, et mon âme de chasseur s'était apitoyée.

Je me doutais bien aussi que la compassion de mes bons nègres venait de l'estomac beaucoup plus que du cœur, et qu'ils ne désiraient supprimer la souffrance d'un animal que pour se procurer à eux-mêmes une jouissance gourmande.

L'éléphant leur échappant, ils se rejetèrent sur le crocodile, un autre morceau de choix ; ils se mirent en devoir de le repêcher.

— Lui y a crevé, affirmaient-ils, lui y a pas loin, y a resté là où y a tombé.

J'essayai de les arrêter, non plus par pitié, mais par crainte d'un accident ; je vis que je ne les empêcherais pas de mettre leur projet à exécution.

— Après tout, me dis-je, ces payeurs sont de véritables amphibiens !

Et je les laissai plonger.

Ils ne furent pas longtemps à trouver ce qu'ils cherchaient, et tous ensemble ils disparurent sous l'eau. Quelques secondes plus tard, ils reparaissaient, soulevant dans leurs bras l'énorme animal.

Je regardais à mes pieds ce cadavre fait pour inspirer la répulsion, répandant autour de lui une odeur âcre de musc ; ses dents gardaient encore des traces de la lutte. Je le mesurai, il avait six mètres de long.

En un clin d'œil, payeurs et tirailleurs l'eurent dépecé, chargé sur les pirogues, et le soir au campement, autour des marmites bien garnies d'une chair odorante dont le parfum me semblait à moi nauséabond, des concerts de louanges éclatèrent.

Je pensais au pauvre éléphant couché dans un hallier, son petit œil triste tourné vers les étoiles, sa trompe déchirée allongée parmi les herbes foulées. Peut-être l'écho des chants lui arrivait-il à travers la nuit, et lui apprenait-il qu'il était vengé.

L'âme du chasseur est un composé bizarre !

Alors que je m'apprêtais à tuer cet éléphant sans hésitation, sans remords, pour mon plaisir, j'en veux à ce crocodile qui a simplement obéi à son instinct ! Alors qu'à l'affût, je m'oubliais à regarder d'un œil attendri les jeux innocents de ma future victime, sans avoir l'idée de renoncer au meurtre, j'aurais voulu, pendant cette lutte du géant de la brousse contre le géant du fleuve, sauver la vie au premier, l'arracher à l'étreinte du dernier ! Pourquoi ?

Est-ce raison d'esthétique, parce que le crocodile est un monstre hideux, répugnant ? Est-ce dépit de chasseur qui se voit souffler son gibier ? Est-ce parce que l'éléphant, malgré sa force herculéenne, se trouvait être le plus faible ? Est-ce la trahison de l'attaque qui me révoltait ? Mais, moi-même, ne m'étais-je pas caché pour pouvoir tirer plus sûrement.

Et j'en viens à cette conclusion que l'égoïsme est au fond de presque tous nos actes, de presque toutes nos pensées, et que ma commiseration envers l'éléphant prenait sa source dans ce raisonnement : le crocodile m'est odieux parce qu'il est dangereux pour moi.

Entre l'éléphant inoffensif dont je n'avais rien à craindre, et son rival dont j'avais tout à redouter, mes sympathies devaient naturellement aller au premier.

Général BARATIER.

[*Souvenir de la mission Marchand.*]

— L'Allemagne a pris des engagements, on les tient...

— Est-ce que vous tenez tous les vôtres, M. le Député?...

— Mon ami, moi c'est différent... je suis un homme politique...



DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES CANADIENNES.— Vue des bains d'eau chaude de Banff).

Un nom ignoré

(Suite)

IV

“ Frère Simplicius, venez donc ! Le souper est sonné depuis un quart d’heure.”

Ainsi disait le frère cuisinier en chef, en secouant doucement par le bras le frère jardinier.

Celui-ci bondit, comme si on le réveillait en sursaut. Il était pourtant debout à côté de ses plates-bandes. Sans répondre, il se dirigea vers le réfectoire. Les religieux en sortaient déjà. Il toucha à peine à sa portion, but un verre d’eau et alla les rejoindre à la chapelle.

Sans doute on avait toujours trouvé que le frère Simplicius était distrait, renfermé en lui-même, indifférent aux choses extérieures. Mais toujours aussi on l’avait vu remplir sa tâche avec ponctualité, même avec goût, et observer exactement la règle de la maison. Maintenant il paraissait vivre dans des régions étrangères. Que la cloche sonnât ou ne sonnât pas, cela ne présentait, pour lui, pas la moindre différence ; il aurait été capable de passer sur pied toute la nuit, si l’on ne fût venu tout exprès lui donner l’avis charitable que c’était l’heure du coucher. Son jardin lui-même, son cher jardin souffrait de ses négligences. Il y passait toujours le même temps ; mais que de fois on le trouvait immobile la bêche ou l’arrosoir en main, inconscient de ce qu’il faisait ou aurait dû faire, plongé dans ses réflexions et sourds à tous les appels.

Enfin le bon frère cuisinier, le frère Jean, jugea la situation vraiment dangereuse et considéra comme un devoir de la signaler au Père abbé.

“ Mon très Révérend Père, dit-il, le frère Simplicius avait autrefois un appétit régulier. Jamais je n’ai su s’il trouvait sa portion bonne ou mauvaise ; mais je sais bien qu’il la mangeait aussi consciencieusement qu’il faisait ses prières. Maintenant il l’oublie tout à fait, ou bien il en laisse les trois quarts. De plus, il songe à peine à son jardin ; et, s’il tombait malade, qu’advierait-il de nos légumes ? Je vous en prie très instamment, mon Révérend Père, ordonnez au bon frère Simplicius de mieux se soigner.”

Le frère Jean était l’un des anciens du monastère. On connaissait son expérience, son jugement, sa sollicitude, et quand même celle-ci se

manifestait aussi vivement pour le sort des légumes que pour le sort des hommes, on souriait, on ne blâmait pas.

Dom Gérard de Villefranche écouta donc le cuisinier de l’abbaye avec autant d’attention qu’un dignitaire.

“ Et depuis quand, demanda-t-il, à la fin de l’exposé et de la supplique, et depuis quand faites-vous ces remarques sur le frère Simplicius ?

— Depuis le jour où vous l’avez envoyé à Caudebec, mon Révérend Père ; il faut que, là, on lui ait fait quelque chose. Mais veuillez seulement le regarder”, ajouta le frère, en désignant de la main le jardin sur lequel donnait la chambre abbatiale.

Dom Gérard s’approcha de la fenêtre.

Le religieux dont on s’occupait en ce moment était debout au milieu d’une allée, tenant dans sa main droite un bâton avec lequel il dessinait sur le sable. A deux pas de lui, une poule envahissait avec tous ses poussins la plus belle plate-bande et la ravageait à cœur joie.

“ Hélas ! soupira le bon cuisinier, notre frère est juste en train de devenir fou !”

L’abbé considéra quelques instants en silence le tableau qui se présentait à lui ; puis il dit sans nul commentaire :

“ Descendez, frère Jean, et faites-le venir ici !”

Cinq minutes plus tard, le jardinier se présenta.

“ Est-il vrai que vous soyez malade, frère Simplicius ?”

Le religieux regarda son supérieur avec une expression qui signifiait : A quel propos m’adressez-vous cette question ? Après quoi il répondit :

“ Mais non, mon très Révérend Père... Non, je me porte fort bien.

— Alors, pourquoi ne mangez-vous pas ?”

L’expression devint encore plus étonnée, et la parole ne fut plus qu’un balbutiement.

“ Mais... je crois cependant... il me semble... il me semble que je mange comme à l’ordinaire.

— Que dessiniez-vous tout à l’heure sur le sable ?”

Le pauvre frère rougit, pâlit et resta muet.

“ Eh bien ? demanda l’abbé.

— Mon Père... je n’ose pas le dire.

— Dites-le, je vous l’ordonne.

— Je... je dessinais la flèche de Notre-Dame de Caudebec.

— La flèche de Notre-Dame de Caudebec ? Mais elle n'existe pas ?

— Elle a existé dans l'imagination de défunt maître Guillaume... et moi, mon Père, je m'efforce de la retrouver."

"En effet, se dit à lui-même dom Gérard, je commence à croire que notre bon cuisinier ne s'est pas trompé. Ces propos sont bien ceux d'un homme qui est sur le chemin de la folie."

Puis, tout haut et d'un ton compatissant :

"Mais, mon fils, comment se fait-il qu'un jardinier rêve dessin et bâtisse, comme s'il était architecte ?

— Je l'étais autrefois, dit le moine. (Et sur son visage la distraction, l'étonnement disparurent pour laisser place à une profonde douleur.) J'avais cru n'être jamais transporté dans ce temps enseveli depuis tant d'années... Quand je quittai mon bel art pour me réfugier dans le métier de ma première jeunesse, j'espérais oublier... Seulement..."

D'une voix frémissante il raconta sa visite à Caudebec, son entretien avec le curé, et enfin toute sa vie, en termes si simples et si touchants que l'austère abbé sentit des larmes se glisser sous ses paupières. Cependant, il voulut dominer son émotion ; et il la domina même si bien que sa voix était glaciale lorsqu'il prononça ces seules paroles :

"Prenez cette feuille de parchemin, ce crayon, et dessinez-moi la flèche de Notre-Dame de Caudebec.

— Je ne puis pas, mon Père... Je ne puis pas ! (Et dans ces mots murmurés presque tout bas il y avait comme un cri d'angoisse désespérée.) Un nuage épais la dérobe à mes regards. Et cependant, je la retrouverais, elle se dresserait devant moi en traits distincts... s'il m'était accordé de visiter la chapelle de Barre-y-Va(1). Là, sur le mur blanc du petit édifice, mon maître en avait jeté les lignes principales... O mon Père,— conclut-il avec un accent doux et humble et caressant comme celui d'un enfant qui supplie, ô mon Père, ayez pitié de moi ! Laissez-moi retourner à Barre-y-Va !

(1) La chapelle de Notre-Dame de Barre-y-Va, située entre Caudebec et Villequier, reçut, dit-on, ce nom bizarre, parce que, dans une marée extraordinaire, l'influence de la barre, qui cesse à Villequier, se fit sentir jusqu'à Caudebec. Cette chapelle date de 1216. Elle est toujours très réquentée par les marins et renferme de nombreux ex-voto.

— Mais si le crayon s'est effacé ? Si le mur a été gratté ?

— Oh ! cela n'empêcherait pas ! mon Révérend Père, ne vous est-il jamais arrivé d'oublier une pensée que vous aviez conçue, un mot que vous aviez entendu ? Alors, pour aider votre mémoire, vous vous rendiez dans le lieu où la pensée vous était venue, où le mot avait été prononcé, et vous retrouviez ce que peut-être vous aviez cherché bien longtemps.

— Ces choses arrivent, en effet, dit l'abbé d'un ton pensif. Eh bien ! mon fils, allez à cette chapelle, et que Dieu soit avec vous ! Seulement au nom de la sainte obéissance, je vous défends de dire à qui que ce soit un mot de notre entretien ou du dessin de maître Guillaume."

Le visage rayonnant, la voix affermie, le frère Simplicius fit de grand cœur la promesse d'un complet silence.

Dom Gérard, profondément ému, lui appuya sur la tête sa main qui tremblait quelque peu et le congédia avec un très doux, très affectueux :
"Allez en paix, mon pauvre enfant !"

V

Le lendemain matin, le jardinier de Saint-Wandrille prit de nouveau la route de Caudebec.

Il traversa la ville sans parler à personne, sans rien regarder, sans même entrer dans l'église.

Puis il s'engagea dans le gracieux chemin qui longe la rive droite de la Seine, au pied des rochers couronnés par le bois de Maulevrier, tandis que l'on aperçoit, sur la rive gauche, les vastes prairies bordées de peupliers, et, au loin, les côteaux bas couverts par le forêt de Brotonne.

C'était le 8 septembre. Plus d'un pèlerin suivait ce chemin pour aller fêter, à Barre-y-Va, la Nativité de Notre-Dame. La présence du religieux n'étonnait personne. On ne soupçonnait guère à quel point elle l'étonnait lui-même ; on ne se doutait pas que cette excursion était un fait sans pareil dans sa vie monastique ; on ne pressentait pas qu'elle faisait revivre toutes les joies et toutes les douleurs de son autre vie. De temps en temps, un salut lui était adressé ; mais chacun pouvait comprendre qu'il ne se prêterait à aucun entretien ; tout en marchant, il se renfermait en lui-même et il priait.

La température avait bien changé depuis sa première excursion à Caudebec. Il y avait eu, les jours précédents, des plaies assez abondantes. L'air était frais, pur et léger. L'herbe et le feuillage avaient trouvé sous les ondées salutaires un renouveau de verdure. Les fleurs levaient avec confiance leurs petites têtes vers le soleil qui leur souriait, et ne les brûlait ni ne les accablait plus. Le ciel était parsemé de milliers de nuages semblables à des roses blanches largement épanouies.

Telle était l'atmosphère, tel était l'aspect de la nature, en ce jour lointain où la famille Letellier était venue à la Chapelle de Barre-y-Va. Il s'agissait de rendre grâces à Notre-Dame pour l'heureux retour de Colin qui venait de terminer un voyage artistique. La grand'mère s'appuyait joyeuse et rajeunie, sur le bras vigoureux de son petit-fils. Maître Guillaume causait avec son cher élève. Robertine marchait devant, entourée de deux ou trois compagnes.

Y avait-il quinze ans de cela ? N'était-ce pas aujourd'hui ? Le firmament, le paysage restaient si semblables à eux-mêmes ! N'apercevait-on pas dans le lointain une robe blanche ? N'entendait-on pas une voix pure et mélodieuse comme la cloche ?

Le long du chemin, Robertine et ses compagnes avaient cueilli des gerbes fraîches et variées.

Ce qui composait ces gerbes était toujours là.

Voici la sauge et la véronique, et la grande centaurée avec ses fleurs violettes, et la petite centaurée avec ses fleurs roses, et la campanule à la tige mince comme un cheveu, et les grandes pâquerettes blanches, et les baies rouges de l'églantier et de l'aubépine, et les marabouts de la vioerne, et les convolvulus dont le bouton soigneusement enroulé se développe en gobelet d'argent, et les sarments rougis par l'automne, et les jeunes pousses qui reviennent orner le chêne et le hêtre.

Avant d'arriver au but du pèlerinage, on s'était assis, et Robertine avait tressé une, deux, trois couronnes.

— Pour qui donc tant de couronnes ? lui avait demandé son père.

— Mais, pour la Sainte Vierge, bien sûr, pour la Reine du ciel, pour l'Étoile de la mer, pour notre Mère et Souveraine.

— Elle n'en a pas besoin de trois ; il lui suffit d'en poser une sur sa tête.

— Oh ! cela s'arrangera, j'en suis certaine ; elle les acceptera toutes les trois.”

On était entré à la chapelle, on avait prié devant l'image miraculeuse. Puis la jeune fille s'était approchée de l'autel, avec son frère et son fiancé, et avait essayé de placer ses couronnes. Mais elle ne réussissait pas. Son père souriait de loin. Son frère lui chuchotait à l'oreille :

“ Tu n'y arriveras pas, petite sœur ! C'est beaucoup trop haut pour toi, et tout ce que tu essaies là, je t'en avertis, n'est point gracieux, n'est point beau.”

Alors elle regarda son fiancé, comme si elle attendait de lui le secours. Sa demande muette fut vite comprise. Il posa la plus belle des trois couronnes sur la tête de la Madone, détacha les deux autres et les enlaça avec un soin pieux, avec un goût artistique, autour de la statue. Rougissante et reconnaissante, Robertine lui avait tendu la main. Le père, la grand'mère les regardaient et se les montraient avec joie, et ils envoyaient en silence une bénédiction à ce jeune bonheur.

Ensuite on sortit ; on s'installa pour se reposer aux abords de la chapelle. Les jeunes filles recommencèrent à cueillir des fleurs, à tresser des guirlandes, pour elles-mêmes cette fois-ci. Colin découvrit sur un petit tertre, sous un bouquet de pommiers, un gîte des plus confortables, et y conduisit triomphalement la grand'mère.

Depuis quelques instants, maître Guillaume paraissait plongé dans ses pensées. Il tira un crayon de sa poche, se dirigea vers le mur extérieur de la chapelle, et jeta sur cette surface blanche des lignes rapides et hardies . . .

Son élève s'approcha et s'écria :

“ O maître, l'admirable flèche !

— Retournons vite à la maison, dit l'artiste, je la tiens, j'ai hâte de la dessiner ; tu la verras dès ce soir.”

Mais, le soir même, Robertine était tombée malade. Quelques jours plus tard, elle emportait dans son cercueil tout le bonheur terrestre d'un cœur incapable de se prendre deux fois aux joies d'ici-bas.

.....

Entouré des images d'autrefois, sachant à peine si quinze ans de plus pesaient ou non sur sa tête, le frère Simplicius dépassait la chapelle,

lorsque la voix d'un mendiant aveugle, qui demandait l'aumône sur le seuil, le rappela au sentiment de la réalité et de l'actualité.

Il arrêta longuement son regard sur sa robe de bure noire, sa ceinture de cuir, son rosaire... Le renoncement absolu était son partage pour jamais.

Avant tout, une prière courte mais fervente devant l'autel, devant la statue de cette Vierge Immaculée qui est aussi la Mère des douleurs.

Puis l'inspection rapide, fiévreuse, du mur extérieur...

Une main tremblante écarte les broussailles qui grandissent et se fortifient en liberté, Dieu sait depuis combien d'années... Ont-elles protégé l'esquisse ? l'ont-elles détruite ?

O joie indicible ! Quelques lignes apparaissent nettement, quelques autres se devinent...

Ce n'est presque rien, mais c'est assez.

Quand le souffle de l'inspiration l'attire, une étincelle suffit pour produire le feu ardent, éblouissant.

Et l'inspiration, cet humble moine la possède. Elle est le fruit de son labeur, de ses douleurs, de sa foi, de son sacrifice. Elle lui vient en même temps par la terre et par le ciel.

En repassant une heure plus tard, devant l'église de Caudebec, le frère Simplicius ne se refusa pas, cette fois, la permission d'y rentrer et de s'y agenouiller.

Un double chœur de jubilation retentissait dans son âme.

“ O Sainte Vierge Marie, votre église ne restera pas découronnée !... O mon cher maître, la grande œuvre de votre vie recevra son achèvement ! ”

VI

Nous retrouvons encore une fois dom Gérard de Villefranche seul dans le cabinet que nous connaissons.

Il lit un manuscrit d'un haut intérêt religieux et d'une grande valeur calligraphique et artistique.

C'est une histoire de l'abbaye de Saint-Wandrille, dont toutes les lettres initiales renferment de délicieuses miniatures.

On y voit d'abord comme quoi Vandrégisile ou Wandrille était né près de Verdun, de parents nobles et riches, alliés aux deux maires du palais Archinoald et Pépin de Landen, qui gouvernaient, l'un la Neustrie et l'autre l'Aus-

trasie, sous l'autorité du roi Dagobert Ier. Cette parenté lui valut de bonne heure une position favorisée à la cour. Tout jeune, il devint comte du palais. Mais une ambition bien différente s'était emparée de son cœur : il alla se réfugier auprès d'un solitaire sur les bords de la Meuse.

Or, Dagobert fut très mécontent de ce départ. Il envoya au fugitif l'ordre de revenir. Comme Wandrille, fort à contre-cœur, arrivait au palais, il vit un pauvre homme dont la charrette avait versé dans la boue devant la porte même du roi. Tous les passants le laissaient là, et plusieurs même lui marchaient sur le corps. Le comte descendit de cheval, tendit la main au pauvre voiturier, et tous deux ensemble relevèrent la charrette. Il entra ensuite chez Dagobert, au milieu des huées dérisoires de l'assistance, avec ses vêtements couverts de boue ; mais ils parurent resplendissants des feux de la charité aux yeux du roi, qui, touché de ce dévouement, lui permit de suivre sa vocation et interdit à qui que ce fût de l'inquiéter.

Ensuite on apprenait comment Ouen, le saint et célèbre évêque de Rouen, qui avait connu Wandrille à la cour de Dagobert, parvint à le fixer dans son diocèse. Il fut secondé par la munificence du maire du palais Archinoald, qui abandonna à son cousin, non loin de la Seine, un grand domaine inculte où l'on voyait encore, sous les ronces et les halliers, les ruines d'une ancienne ville détruite de fond en comble lors de l'invasion franque.

En 648, l'ancien comte du palais construisit sur cet emplacement désert l'abbaye de Fontenelle, destinée à occuper, sous son propre nom de Wandrille, une place si importante dans l'histoire ecclésiastique de la Normandie.

La sainte reine Bathilde, son fils Clovis II, ajoutèrent, en sa faveur, de riches donations à celle d'Archinoald. Plusieurs nobles Neustriens les imitèrent, tandis que d'autres, en grand nombre, venaient mener sous son autorité la vie cénobitique. Il lui fallut bâtir jusqu'à quatre églises au milieu de leurs cellules.

Dom Gérard arrivait à ce détail : “ Et à l'aide de ses moines, Wandrille planta, sur un côteau voisin et bien exposé la première vigne qu'ait connue la Normandie. Détail, dont l'application pratique devait certainement être pour lui de s'intéresser, à l'exemple de son saint prédécesseur, aux plantations et à la culture des terres

de l'abbaye, lorsqu'on frappa doucement, timidement à sa porte.

Et dès qu'il eut accordé l'autorisation d'entrer, il vit paraître devant lui tout juste le frère jardinier

Mais ce n'était pas de jardinage qu'il allait être question pour le moment.

Le frère Simplicius tenait un rouleau de parchemin et quatre cailloux.

“ Posez votre dessin sur cette table, mon fils ”, dit l'abbé en écartant le précieux manuscrit.

Le moine déroula son parchemin, l'étala sur la table, mit un caillou sur chacun des angles et recula de deux pas.

Dom Gérard examina longuement, gravement, impassiblement.

La solennité de l'heure ajoutait encore à la solennité de son attitude. Les derniers rayons du soleil couchant, traversant obliquement la fenêtre, venait mettre une auréole à ses cheveux blancs.

Enfin il leva les yeux sur le frère et reporta sur son visage ce même regard qu'il attachait une minute auparavant sur le parchemin.

“ Si je vous disais de brûler ce dessin, que feriez-vous ? ”

— Je vous obéirais, mon Père.”

Le vénérable supérieur secoua doucement la tête, tendit en souriant la main au pauvre frère et lui dit :

“ Non, mon enfant, ce serait cruel, ce serait inexcusable de condamner un tel chef-d'œuvre au néant.”

Le visage de l'humble jardinier, du grand artiste, s'éclaira d'une lumière trop douce pour venir de l'orgueil.

“ Vous attachez beaucoup de prix à cette création, n'est-il pas vrai, mon fils ? ”

— Oh ! oui, mon Révérend Père. C'est la pensée enfin retrouvée de mon cher maître ; c'est le couronnement de son œuvre... Du moins, c'est l'esquisse de cette pensée, le projet de ce couronnement. Ah ! que ce serait beau, si le parchemin et le crayon pouvaient se changer en pierres, si le projet pouvait devenir une réalité ! ”

L'abbé considéra encore un instant ces traits illuminés par l'enthousiasme. Il se leva, posa sa main droite sur l'épaule du religieux et dit d'une voix grave :

“ Mon fils, le jour où vous avez passé le seuil de notre monastère et demandé l'habit de Saint-Benoît, vous avez renoncé à toute renommée terrestre, vous avez dit adieu pour toujours au monde et à ses ambitions. La vie d'un moine doit être un continuel sacrifice.

— Je le sais, mon Père ; n'importe ce que vous ordonnerez, j'obéirai.

— Je ne me suis pas trompé sur votre compte, mon enfant. J'étais convaincu d'avance que je pourrais mettre votre obéissance à l'épreuve. Écoutez donc ce que j'ai résolu. Je ferai remettre votre dessin à Colin Letellier, afin qu'il exécute ce projet et qu'il achève l'œuvre de son père. Mais ni lui, ni le curé de Notre-Dame, ni personne autre que nous deux ne saura jamais quel fut l'auteur de ce chef-d'œuvre. Jamais son nom ne sera inscrit ni sur la pierre, ni dans la mémoire des hommes. Dans ces conditions, mon fils, vous déclarez-vous satisfait ?

— Certes oui, mon Père ; j'acquiesce à vos conditions, de tout mon cœur, de toute mon âme. Je n'ai d'ailleurs aucun droit à m'attribuer ce plan. L'idée n'est pas mienne, c'est le génie de mon maître qui l'a créée. Je ne suis que l'instrument dont Dieu a bien voulu se servir pour retrouver ce qui était perdu.

— Ainsi vous me donnerez ce plan, en don irrévocable, pour Notre-Dame de Caudebec ?

— Je vous le donne, et je promets devant Dieu la garde inviolable du secret.”

Dom Gérard serra l'humble frère contre son cœur.

Le dernier rayon du soleil n'avait pas disparu... Quand ce mouvement rapprocha les deux têtes, l'auréole les ceignit toutes les deux à la fois.

VIII

Il se passa sept longues années avant que maître Colin pût annoncer au curé de Notre-Dame l'achèvement de la flèche.

Oui, elle était enfin terminée, cette flèche qui avait causé tant d'anxiété, cette flèche élégante hardiment élancée, entourée de trois couronnes qui semblent figurer la tiare romaine ; cette flèche dont tous les voyageurs, poètes ou historiens, parlent aujourd'hui encore, et que tous les artistes dessinent sur leur album(1).

(1) D'en bas, cette flèche, de 54 mètres de hauteur, paraît ronde, tant les parties aiguës disparaissent et s'effacent, tant elles se dégagent en s'élevant. Ce ne sont,

Ce fut une grande joie pour le vieux pasteur, qui avait toujours craint de ne pas vivre assez pour voir réaliser ce qui si long^temps avait paru irréalisable. . .

Il s'empessa d'envoyer des invitations pour la consécration solennelle, à l'abbé de Saint-Wandrille, au clergé de toute la contrée d'alentour, aux bourgeois et corporations des villes et localités environnantes.

La veille du jour fixé pour la cérémonie, le frère Simplicius, qui, dans ces dernières années, s'était montré, s'il est possible, plus silencieux encore et plus indifférent, disait-on, travaillait dans le jardin du monastère. Il venait d'inspecter, sur les espaliers, les fruits mûrissants, et maintenant il arrosait les fleurs destinées à former des bouquets pour le sanctuaire.

L'abbé dom Gérard de Villefranche s'approcha inopinément, et lui demanda s'il n'éprouvait pas, en ce moment, quelque désir particulier.

— Oh ! si, mon Révérend Père.

— Dites-moi ce que c'est.

— Je ne puis, mon Père, car il me faudrait parler d'un sujet sur lequel j'ai promis un silence éternel.

— Eh bien ! alors, moi, je vais le dire : vous voudriez assister demain à la consécration de Notre-Dame de Caudebec. Est-ce bien cela ?

— Oui. . .” soupira tout bas le pauvre frère.

Il laissa l'arrosoir s'échapper de sa main, se couvrit le visage et fondit en larmes.

— “ Vous y assisterez, mon enfant, vous y viendrez avec moi ”, dit le vénérable abbé, et il s'éloigna vite; il sentait que, lui aussi, il avait des larmes dans les yeux.

Ce fut une magnifique journée. Toutes les maisons de Caudebec resplendissaient sous leur

à vrai dire, que huit fenêtres partagées en six étages, et que viennent compliquer des contreforts avec leurs arcs-boutants. Puis, au-dessus, grandit, en fuyant dans les airs, en s'allongeant en dents de scie, en nébules, la flèche trois fois couronnée de guirlandes à fleurs de lis. Ces cercles fleurons ajoutent beaucoup de grâce à cette belle aiguille, qui, sans cela, paraîtrait monotone ; c'est là enfin cette fameuse tiare dont parlent les voyageurs, poètes ou historiens, et que tous les artistes ont dessinée dans leur album. — L'escalier qui conduit au clocher, est une tourelle ronde, placée à l'angle de la tour carrée. Le haut, qui est très orné, se termine par une couronne royale, qui produit un effet inattendu. Rien n'est plus majestueux que cette couronne garnie de pierreries, que l'architecte semble avoir cachée comme le bijou de son œuvre.

(L'abbé COCHET.)

Mais il faut ajouter que la flèche actuelle a été faite, en 1886, sur les plans de l'ancienne, dont les fragments les plus intéressants ont été recueillis dans le musée. ■ ■

parure de fleurs. Les guirlandes fraîches et parfumées serpentaient de fenêtre en fenêtre. Les tapis précieux, les tentures aux couleurs variées, les draps blancs semés de bouquets revêtaient toutes les murailles. Aux mâts de toutes les embarcations, des bannières et de longues banderoles flottaient joyeusement au vent.

Chaque famille hébergeait des hôtes. Les approvisionnements avaient triplé ou quadruplé, les cheminées envoyaient une fumée incessante. Habitants et visiteurs arboraient leurs costumes de gala. Les grands bonnets des femmes avec leurs pointes, leurs barbes et leur clinquant, semblaient avoir quelque tendance à jalouser la nouvelle flèche.

Ah ! oui, la nouvelle flèche ! C'était vers elle que se portaient les regards de chacun des arrivants. Les processions venues de près ou de loin, qui défilaient bannières en tête, la saluaient de leurs joyeuses acclamations. Des chœurs se formaient et alternaient. Par tous les points, de nouvelles masses affluaient dans la ville. Chaque corporation se groupait autour de son protecteur. Ici l'on voyait les tonneliers de Caudebec avec la statue richement ornée de saint Barthélemy, ou bien les tisserands avec leur patron saint Michel. Là, les matelots de Villequier, robustes compagnons au costume pittoresque, portaient haut et ferme la grande bannière de saint Nicolas de Myre. Autour de l'image du saint étaient brodés des lis d'argent, — les lis de France, car le roi était membre-né de la corporation des matelots de la Seine.

C'était à l'abbé de Saint-Wandrille, — abbé crossé et mitré, — qu'il appartenait, comme suzerain, de consacrer l'église de Caudebec. Déjà la foule s'inquiétait et s'agitait, se demandant si le poids des années ou quelque indisposition soudaine aurait arrêté, au dernier moment le vénérable dom Gérard de Villefranche. Tout à coup, la sentinelle placée dans la tour agita un drapeau et donna le signal de son arrivée. Les cloches se mirent à sonner ; le curé de Notre-Dame, entouré d'un nombreux clergé, sortit de l'église ; la procession se forma et se dirigea, croix en tête, vers le port.

Une grande et belle barque, recouverte d'une tente et conduite par douze vigoureux matelots, amenait, en effet, le consécrateur avec trente de ses religieux.

De joyeuses acclamations saluèrent les arrivants.

Le curé de Notre-Dame adressa une harangue, abrégée par l'émotion, à dom Gérard, qui prit place aussitôt sous le dais porté par les échevins de Caudebec.

Sur tout le parcours du port à l'église, la foule s'agenouillait respectueusement, pour recevoir la bénédiction de cet homme que son caractère sacré, ses vertus, son âge désignaient à la vénération de toute la contrée.

Le frère Simplicius marchait immédiatement derrière le dais, sans rien voir, sans rien entendre de ce qui se passait autour de lui. Depuis l'instant où il avait aperçu de loin le couronnement de la tour, ses yeux étaient restés fixés, sans bouger, sur le même point. Plus on approchait, plus son pâle visage s'éclairait d'une incompréhensible lumière. Il s'éclairait, mais il ne se colorait pas ; de plus en plus, au contraire il devenait blanc comme un linceul.

Quand on mit pied sur le seuil de l'église, l'abbé se tourna vers l'humble frère et lui dit à voix basse :

“ Allez où vous voudrez, mon enfant... Où vous voudrez, entendez bien... Je vous donne toute liberté jusqu'à l'heure du départ.”

Le religieux put à peine articuler un remerciement mouillé de larmes. Et tandis que la foule se précipitait dans l'église, il se glissa vers l'escalier de la tour, le monta d'un pas rapide et s'arrêta seulement lorsqu'il eut atteint, au-dessus de la cage du clocher, la base de la flèche.

Les cloches sonnaient à toute volée, les chœurs sacrés ébranlaient l'église ; il s'élevait de la foule un mouvement semblable à celui des grandes vagues...

Et dans la tour cela formait comme les vibrations d'une harpe immense.

Et celui qui se trouvait seul, tout seul là-haut, dans cette tour, sentait sa poitrine palpiter à se briser. Il appuya contre la pierre son front brûlant, il baisa la froide muraille... la muraille de sa flèche.

Sa flèche ! C'était bien elle. Maître Colin avait suivi le plan dans tous ses détails. Quel délice de les contempler un à un, jusqu'au plus petit, jusqu'au plus insignifiant peut-être pour quiconque n'eût pas apporté dans cet examen l'amour du créateur pour son œuvre, l'amour de la mère pour son enfant !

Et quand cette contemplation eut fatigué pourtant les yeux qui s'y livraient, ils se portèrent, et s'arrêtèrent, et se reposèrent, par delà

la ville, sur les côteaux, les bois, le fleuve, les champs, les prairies... le pays natal.

En bas, la fête religieuse s'achevait. Les assistants se dispersaient dans la cité, se proposant de passer, en joie et honnête liesse, avec leurs amis, le reste de la journée.

En haut, dans la tour, l'artiste inconnu se décidait à grand-peine à quitter l'œuvre qu'il avait créée en l'honneur de Dieu et de la très sainte Reine du ciel, en mémoire de tout ce qu'il avait aimé ici-bas.

* * *

Le soir était venu. Le soleil abaissait dans les eaux son globe brûlant, la lune commençait à répandre ses magiques lueurs. L'air était rempli de ces senteurs balsamiques qui ont coutume de s'élever, avec les dernières tiédeurs du jour, aux abords d'une rivière encadrée de champs et de bois. Comme un cygne majestueux, la barque de Saint-Wandrille glissait en suivant le fil de l'eau.

Elles s'éloignaient, elles s'effaçaient peu à peu, l'église de Caudebec, puis la tour, puis la flèche...

L'œil du frère Simplicius ne les quittait pas.

La pâleur de son front et de ses joues atteignait ses lèvres. Son visage n'ait plus rien de la terre, il se transfigurait.

Les religieux le regardaient et se regardaient l'un et l'autre.

L'abbé leur fit signe de se retirer. Il s'approcha du frère Simplicius, et, tout en le soutenant, prononça sur sa tête les paroles de l'absolution. Puis il appuya doucement sur sa poitrine cette tête qui retombait inerte...

A ce moment, la flèche de Notre-Dame disparaissait tout à fait à l'horizon.

Des larmes coulaient sur les joues de plus d'un matelot. Les passagers, agenouillés, récitaient les prières de l'agonie.

Mais il n'y avait pas d'agonie, en vérité ; il y avait un départ pour le Ciel.

Dom Gérard dit quelques mots à l'oreille de son cher enfant. Alors ces lèvres qui semblaient déjà glacées eurent un céleste sourire. Elles s'entr'ouvrirent et murmurèrent :

“ Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.”

Un léger soupir annonça que l'âme s'était envolée.

Plusieurs moines s'approchèrent pour décharger le vénérable abbé de son fardeau alourdi par la mort.

Il refusa de le leur abandonner ; et ce fut sur les genoux de dom Gérard de Villefranche que le pauvre frère Simplicius, bercé comme sur les genoux d'une mère, rentra à l'abbaye de Saint-Wandrille.

La flèche de Notre-Dame de Caudebec existe toujours.

Nul ne sait le nom de l'artiste qui créa cette merveille.

Au-dessus du portail, le visiteur remarque une galerie dont la balustrade forme ces quatre mots :

FULCHRA EST ET DECORA.

C'est à la fois, dit un archéologue, la devise de l'église et celle de la Vierge sous l'invocation de laquelle l'église est placée.

Ces mots ne pourraient-ils pas servir aussi à qualifier la destinée de l'artiste inconnu ? Je veux dire sa destinée véritable, la destinée éternelle.

En ce monde, l'obscurité, l'oubli, l'effacement... Oui, mais dans l'autre monde ? Le bon frère Simplicius possède la réponse, depuis quatre cents ans.

FIN

[*L'Ami des Enfants.*]

CONTE DE NOËL

Bob et Trompette

MAMAN observe Bob avec une vague inquiétude : ce pli au front, ces yeux d'eau trouble, cette mine de rose chiffonnée... Qu'a-t-il ?

— Tu n'as pas mal à la tête, Bob ?

Bob, le nez écrasé sur la vitre, secoue ses boucles brunes à reflets dorés, mais ne se distrait pas de la contemplation de la neige qui tombe molle, duvetée, paresseuse, ouatant, semble-t-il, le silence qui, dans ce soir d'hiver et sous ce ciel vieilli, pèse sur toutes choses. Et encore c'est à peine, si en réalité, il s'amuse aujourd'hui à voir les mouches blanches taquiner les passants, les aveugler de leur essaim et en un tournemain faire par jeu d'un chapeau un fromage, d'un parapluie un champignon, ou d'un simple curé un Pape magnifique.

Oui, depuis ce matin, visiblement, Bob demeure absorbé ; à table, où d'habitude il est si expansif, il est resté méditatif, l'air grave, et la crème au café, sa passion reconnue, la crème au café elle-même ne l'a pas déridé.

Ce sont précisément ces symptômes anormaux qui, persistant, rendent maman perplexe et font lever dans son cœur, toujours d'ailleurs prêt à l'alerte, un tourment si vite éveillé.

— Voyons, Bob, tu n'as pas mal, bien sûr ?

Nouveau hochement de tête, nouveau frisson des mèches brunes ; décidément, Bob ne veut rien dire.

La nuit, sous ce ciel bas, descend vite ce soir en dépit du rayonnement de la neige, qui lutte contre l'ombre. On entend l'Auvergnat du coin de la rue, cette espèce de diable, qui, même dans le jour, fait peur à Bob avec sa casquette de peau enfoncée jusqu'aux yeux, sa barbe hirsute et ses yeux flamboyants, crier :

— Chauds, les marrons !

Et l'on voit, par reflets dans "l'espion", à mesure que l'obscurité croît, les braises de son fourneau qui luisent davantage. Perdu dans son même songe triste, Bob médite toujours.

Cependant, comme maman se lève pour allumer la lampe et va par conséquent chasser l'ombre propice aux confidences, Bob se décide enfin, et sans tourner la tête :

— Dis donc, maman ?

— Quoi, mon chéri ?

— Est-ce que les animaux peuvent causer dans la nuit de Noël ?

— On le dit, mon petit.

— Et tu crois que c'est vrai ?

— Tout est possible au bon Dieu, mon enfant, tu sais bien.

Certes, maman voudrait ne pas mentir, mais il lui en coûterait de détruire, dans l'esprit de son fils, une jolie légende à laquelle si longtemps elle-même elle a ajouté foi : Bob verra bien assez tôt dans toute leur laideur les choses de la vie !

Comme le silence est retombé entre eux, c'est elle qui reprend :

— Qui t'a dit cela, Bob ?

— Tante Marie.

— Qu'importe au reste, mon petit ! Comme c'est à minuit, dit-on, qu'elles parleraient, j'espère bien qu'à pareille heure nous dormirons tous deux, et que ni l'un ni l'autre nous ne les entendrons. Alors pourquoi t'en préoccupes-tu ?

Mais tant d'indifférence n'a pas l'heur de satisfaire Bob : le même pli soucieux continue à barrer son front, d'ordinaire joyeux. Et son tourment, à vrai dire, quand on en sait la cause, est aisé à comprendre. Vous allez en juger.

* * *

Hier, en effet, Bob et Trompette, la chienne de chasse de papa, se trouvaient seuls dans la cuisine, où il faisait une paix tiède et délicieuse, quand, patatras !... Bob, en gesticulant, a fait choir par mégarde une jatte de lait. Le pot de terre s'est brisé et un flot blanc s'est répandu sur le carreau de brique rouge, à la joie de Trompette, qui profitant de cette aubaine inattendue, sans plus de façon s'est mise à le laper. Maman, au bruit, est accourue, et dès la porte, consternée :

— Eh bien, mon Bob, c'est du joli !

Là-dessus, au lieu d'avouer tout bonnement, Bob, malheureusement, s'est empressé de protester :

— C'est pas moi, maman, c'est pas moi... Je viens d'entrer... J'te promets.

Et non content de nier ainsi effrontément, c'est qu'il en vient ensuite, le bon apôtre, c'est qu'il en vient, faisant un pas de plus, à accuser :

— Je t'assure, maman... C'est Trompette qui a sauté et du bout de sa queue a renversé la jatte... Mais faut pas la gronder, tu sais, car je crois bien qu'elle l'a pas fait exprès.

Hélas ! quel soldat de son bataillon infernal Satan a-t-il bien pu envoyer faire l'assaut de Bob pour qu'au premier coup d'une attaque brusquée il ait pu mettre de la sorte en déroute son bon ange gardien ?

Maman, heureusement, connaît son petit Bob ; il a l'air emprunté ; il est rouge ; il tient d'un air confus son regard obstinément fixé sur la mare de lait que Trompette, à grandes léchées, tarit de proche en proche. Or, il sait que dans ses yeux limpides maman voit apparaître chaque fois les cornes du démon, quand d'aventure il ment. Et tout cela est si suspect que maman, dans sa crainte :

— Oh ! Bob ! Bob !... Eh bien ! je ne crois pas, moi, que ce soit Trompette. C'est très vilain, sais-tu, d'accuser cette bête, si c'est toi le coupable, comme je le soupçonne... Allons, mon petit, avoue donc : c'est toi qui as renversé la jatte ?

Bob, devant ce discours, a pris un air contrit : est-ce que la grâce opérait en lui ? Un instant, maman l'a espéré, un instant seulement. Car bien vite elle a vu Satan, qu'on n'a pas sans raison appelé le Malin, bousculer de nouveau le bon ange de Bob, que la voix de maman avait fait revenir. Si bien que d'insister ne fait, en fin de compte, que porter Bob à mentir avec plus d'énergie :

— Oh ! non, maman, persiste-t-il à affirmer... C'est pas moi... C'est pas moi... C'est Trompette... Je t'assure que c'est Trompette.

D'ailleurs, plus Bob proteste de sa belle innocence, et plus, rien qu'à son air et à son ton, maman est convaincue que c'est Bob le coupable. Mais comme, au demeurant, quand on a été élevé comme Bob, l'esprit du bien finit toujours par l'emporter sur le génie du mal, le plus sage, après tout, se dit-elle, est sans doute d'attendre que le bon ange de Bob soit rentré en faveur.

Et voici, en effet, que déjà le remords a commencé de s'infiltrer tout doucement, tout doucement, dans l'âme du coupable : voici que déjà sa voix est la plus forte, et qu'elle sera bientôt sans doute seule à se faire entendre.

C'est que, s'il faut tout dire, une terrible angoisse à présent étreint le cœur de Bob : il n'y a pas au fond de lui que le regret d'avoir menti et d'avoir calomnié cette brave Trompette. Si c'est vrai ce que disait dernièrement tante Marie, si les animaux ont bien réellement le pouvoir de parler chaque nuit de Noël et en particulier la nuit qui va venir, la nuit qui déjà tombe et dans laquelle, balancée par le vent, va bientôt, de clocher en clocher, bondir la gaie rumeur des cloches sonnant en carillon pour la Nativité, vous pensez quel danger et si Trompette aura beau jeu de prendre sa revanche ! Comment maman jugera-t-elle la conduite de Bob, dont Bob maintenant est tout honteux lui-même?... Une veille de Noël !... Bob, s'accusant ainsi, sent le chagrin qui l'envahit ; son cœur plein de résipiscence est prêt à éclater...

Tout se ligue d'ailleurs contre lui en ce jour malheureux ; c'est comme un fait exprès. Maman, pour garder la petite sœur qu'un messager du ciel est venu lui apporter, voici quelques semaines, ne doit pas assister ce soir aux Messes de minuit ; papa, de son côté, certainement, lui tiendra compagnie. Dès lors, vous

voyez cette nuit le tableau : Trompette accourant triomphante, la queue en bataille et la tête dressée, puis posant ses deux pattes au bord du lit de la mère de Bob, et là se mettant soudain à débiter le long réquisitoire de ses griefs. Au cas, en effet, où Trompette voudrait tout rapporter, Dieu sait si la litanie pourrait en être longue, en dehors même de l'histoire de la jatte de lait ! . . .

Mais, alors comment empêcher Trompette de parler ? . . . Comment prévenir le désastre ? . . . Grave problème, vous avouerez, pour une tête de cinq ans ! . . . Bob a tout d'abord cherché naturellement à amadouer sa victime avec quelques friandises . . . mais Trompette, qui sans doute a lapé trop de lait, a refusé de se laisser séduire, et, désireuse seulement de digérer tranquille, elle s'est mise à grogner, même quand Bob, dans le dessein de la flatter, a essayé ensuite de s'amuser et de jouer à la pierre avec elle . . . C'est sa mauvaise humeur et sa rancune, qui sans doute se préparent.

Et c'est bien pourquoi Bob, tout le reste de la soirée, a l'air aussi préoccupé, et c'est pourquoi Bob mange à dîner du bout des dents, mâche pain et pitance et les remâche, sans pouvoir les avaler, puis brusquement se rebute et refuse tout.

Maman, inquiète — ne l'est-elle pas toujours ? — craint qu'il ne soit malade et le dorlote dans ses bras. Mais ces câlineries, que Bob sait si imméritées, ne font qu'agiter encore plus son remords, si bien qu'à bout de résistance il finit, avant même qu'on en soit au milieu du repas, par réclamer son lit.

Couché, il a beau sentir maintenant une douce chaleur l'envahir lentement, alors que tout à l'heure il était près de grelotter, il a beau suivre au plafond, comme les autres soirs, le tremblement lumineux du rond de la veilleuse en chassant les pensées qui pourraient le troubler. Tous les efforts qu'il fait pour s'endormir restent peine perdue . . . Il se tourne et se retourne . . . Ah ! heureuse Trompette, qui, dans un coin de la chambre, peut ronfler si paisiblement en attendant minuit ! . . .

* * *

Mais, ô bonheur, une idée de salut tout à coup vient illuminer Bob. Il se souvient, en effet, qu'un chien de la ville étant devenu enragé dans le cours de l'été, il a fallu, durant quelques

semaines, affubler d'une muselière l'infortunée Trompette. Papa, trouvant son petit trop bavard, avait même, à cette occasion, montrant l'instrument du supplice, déclaré un jour en riant :

— Tiens, mon chéri, pour te faire taire, voilà ce qu'il te faudrait à toi aussi.

Bob confrontant aujourd'hui ce souvenir et ce propos, n'a pas de peine à en déduire qu'une muselière empêcherait évidemment Trompette de parler cette nuit, et par conséquent à coup sûr éviterait la catastrophe. Dès lors, vous devinez le reste.

Ceci posé, tout est d'ailleurs facile. Car il se trouve à merveille que Bob connaît le placard, où a été reléguée après le danger cette opportune muselière, et, pour comble de chance, croiriez-vous que le précieux placard est dans sa chambre ? Aussi vous pensez si, cette idée lui étant venue, il a tôt fait de sauter de son lit — d'une manière un peu irréfléchie d'ailleurs, car tant de bruit pourrait le perdre, — de fouiller le placard, puis, triomphant, les yeux en fête, le cœur noyé, d'appliquer, séance tenante, la muselière à son amie Trompette, dont les révélations pourraient pour lui être si dangereuses. La brave bête, habituée à se plier aux caprices de Bob, docilement se prête à tout ; c'est à peine si, rêvant à moitié, elle se rend exactement compte de ce qui se passe ; comment, a plus forte raison, y verrait-elle malice ? Elle ouvre un œil, aperçoit le tyrannique Bob, son compagnon de jeux, qui a retrouvé son visage de joie, s'en félicite, puis, muselée, reprend aussi tranquillement qu'avant son somme à peine interrompu.

L'instant d'après, lorsque Bob se recouche, il se sent tellement, tellement soulagé de ce poids écrasant qu'il avait sur le cœur, qu'au bout de cinq minutes, gagné par la douceur d'avoir ses craintes assoupies, il s'endort comme un bienheureux.

* * *

Mais, attendez ! Une nuit de Noël, autour des berceaux des enfants ce sont les bons anges qui règnent ; Satan ne s'y aventure pas. Aussi, qu'arriva-t-il vers minuit, la nuit dont je vous parle ? Maman, toujours un peu inquiète, se relève et vient voir.

Au grincement de la porte qui s'ouvre, Trompette, que la muselière a fini par gêner et qui

surtout évoque à sa faveur dans son esprit de bête, maintenant qu'elle est éveillée, tant et tant de mauvais souvenirs, qu'elle croyait que l'été avait emportés pour toujours, se précipite comme une folle vers sa maîtresse, dans la crainte de les voir renaître. Et la voilà qui se livre autour d'elle à toutes sortes de démonstrations éloquentes, prend son museau capif piteusement entre ses pattes de devant, tire si fort qu'elle peut pour arracher ces boucles et ces courroies qui la mettent au supplice, grogne, fait plusieurs fois le tour sur elle-même comme si les frelons la piquaient, et finalement, découragée de son impuissance, se couche, haletante, en poussant de rage entre ses dents serrées de petits cris pointus. Comment sa maîtresse, si distraite soit-elle, ne comprendrait-elle pas ?

Aussi, lorsque Bob là-dessus se réveille, que voit-il, ô Seigneur ? Sa victime, Trompette, contente, les yeux clairs, frétilant de la queue, dressée contre maman, et maman, procédant à sa délivrance, qui lui détache sa courroie... Alors, désolé, se voyant perdu, puisque Trompette va parler, il ne songe plus qu'à prévenir l'accusation, et dans une crise violente de repentir, il commence, en pleurant, à balbutier l'aveu :

— La jatte... tu sais, maman... eh bien, c'était pas Trompette... non... c'était pas Trompette... c'était bien moi... J'ai menti... je ferai plus... Je te promets... Je ferai plus...

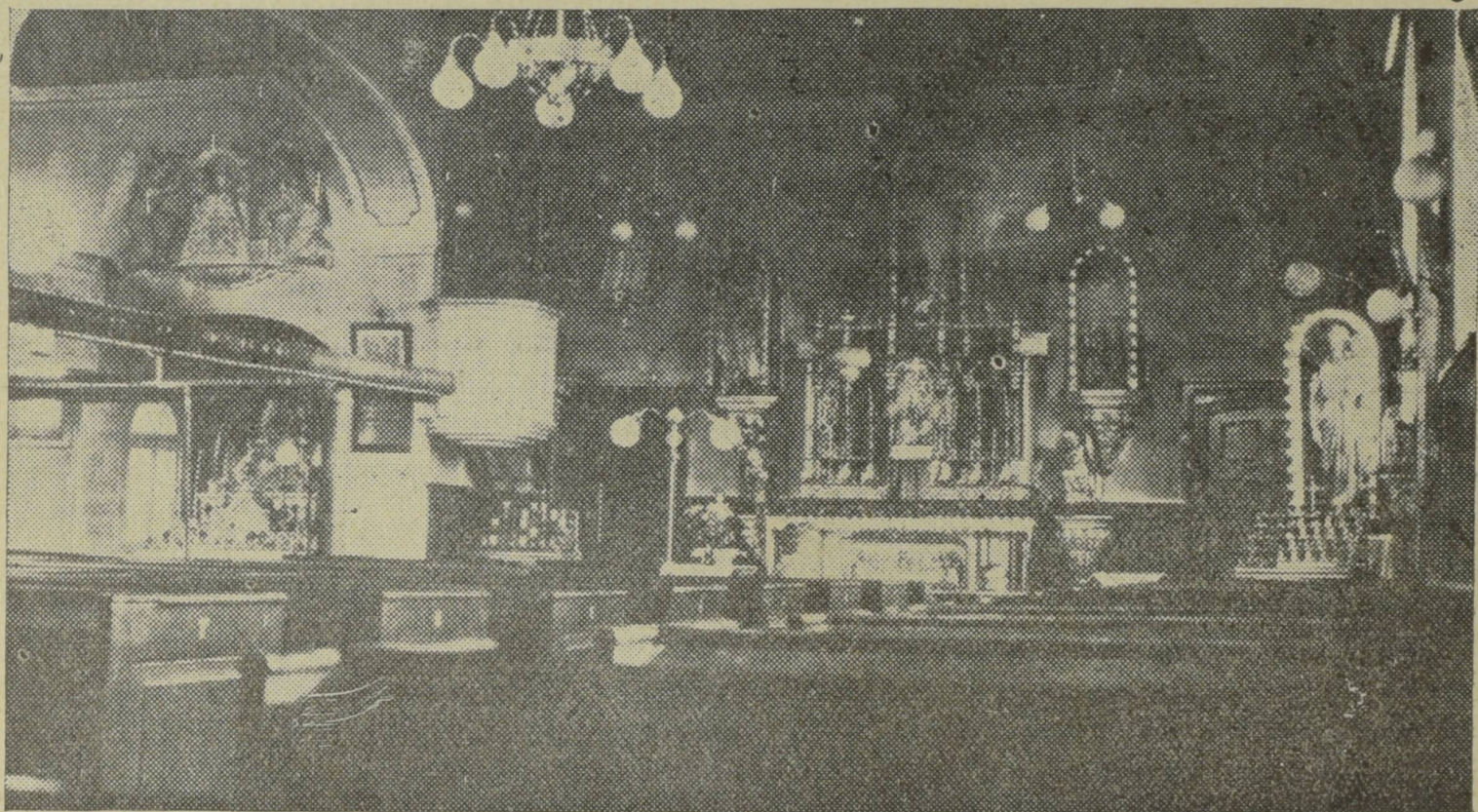
Son désespoir est tel que les sanglots finissent par étouffer les mots. Mais, avant même qu'il s'explique, est-ce que maman n'avait pas tout compris ? C'est si plein de divination, si subtil, si profond, le cœur d'une maman !... Aussi je suis bien sûr que celui de la maman de Bob a entendu, avec l'aveu de son enfant, la voix des anges qui chantaient...

Maman, heureuse de retrouver la clarté dans l'âme de son fils, a souri, montrant qu'elle pardonnait puis, se penchant au bord du petit lit, elle a saisi avec toute sa tendresse joyeuse Bob dans ses bras, et l'a calmé très vite... tandis que Trompette, délivrée de sa muselière et de son cauchemar, ayant tourné, tourné sur son coussin, finit par y reprendre, pour un nouveau somme tranquille, sa place familière...

Et les étoiles d'or de la nuit de Noël, grelottant dans le ciel à son tour dégagé, pourront mettre jusqu'au matin comme un if de lumière au-dessus de la maison toute entière replongée dans la paix.

[L'Étoile Noëlisme.]

JEAN NESMY.



UNE RELIQUE HISTORIQUE — Vue de l'intérieur de l'église des Hurons, à Lorette, P. Q.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“La Montagne de Bois”



JE ne sais si je me trompe, mais écrire la petite histoire me paraît une tâche ingrate. Presque nécessairement, on limite le nombre de ses lecteurs. Les personnes, qui, chez nous, s'intéresseront à l'histoire d'une petite paroisse sont rares ; surtout si cette paroisse n'est pas la leur, n'est pas de leur comté, et que l'auteur ne parle d'eux ni de leurs parents. Et l'érudit qui fouille les archives publiques pour établir l'histoire complète d'une coin de la patrie, s'il est assuré d'accomplir une bonne action, un bel acte de dévouement, l'est beaucoup moins de faire ses frais.

Cependant, il y a exception à toute règle, et l'on rencontre d'heureux érudits qui à cause de l'intérêt que présente leur bouquin, par le fond ou la forme, ne sont qu'à peine exposés aux aléas énumérés plus haut. Et je crois bien que je tiens l'un de ces chanceux, ou il n'y en a guère au pays.

* * *

En effet, M. l'abbé Clovis Rondeau, l'été dernier, donnait à notre public *La Montagne de bois, histoire d'une paroisse de l'Ouest, Willow-Bunch* dont on avait fêté le cinquantenaire en 1922 ; près de trois cents pages d'une lecture attachante, et qu'il faut poursuivre d'une haleine.

Toutes les paroisses n'ont pas une naissance paisible, une vie tranquille, un développement égal, et la paroisse dont notre auteur raconte les origines et les traverses possède une vie tout particulièrement originale.

* * *

L'abbé Rondeau nous entretient d'abord des Cris, Pied-Noirs, Assiniboines et Montagnais — sauvages de l'Ouest — enfin des Métis, et du travail accompli par les missionnaires catholiques, parmi les habitants des vastes territoires, propriété des compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. C'est la vue d'ensemble nécessaire pour éclairer un récit que voici résumé. Vers 1870, sur le rapport enthousiaste d'un mé-

tis anglais, Georges Fisher, quarante familles des paroisses de Saint-François-Xavier et de Saint-Joseph de Pembina venaient s'établir à Willow-Bunch. Ces familles de Métis, très unies entre elles, appartenaient aux races écossaise, anglaise et canadienne-française. Peu après leur arrivée, deux hommes les joignaient, un missionnaire, le Père Lestanc, O.M.I., et un marchand, Jean-Louis Légaré. Le noyau du futur Willow-Bunch était formé, mais Willow-Bunch n'était pas encore né. Les Métis, en effet, chassaient le buffalo et comme celui-ci variait le choix de ses pâturages, nos nemrods nécessairement se montraient fort nomades. En 1880 seulement, la mission de Willow-Bunch deviendra permanente, et en 1882, le Père Saint-Germain, O.M.I., s'installera parmi ses paroissiens pour ne plus les quitter. Le Pacifique Canadien, sur les entrefaites, s'était allongé vers l'Ouest. Il touchait Winnipeg en 1881, Regina, en 1882. Ce fut, comme vous savez, l'occasion de la révolte des Métis. Mais grâce à Jean-Louis Légaré, cette affaire n'eut pas d'écho à Willow-Bunch.

* * *

Cependant le buffalo à peu près complètement disparu, les prairies de l'Ouest se couvrirent de “ranches”. — Naturellement, quelques braves gens de l'Est, comme un peu plus tard dans l'immeuble, engloutirent dans les aventures de “ranch” des sommes assez rondelettes. — Et enfin, en l'année 1893, la paroisse de Willow-Bunch possède un premier curé et reçoit la visite de Mgr Langevin qui s'efforce de la pousser en avant. Il s'agissait de bâtir une église, pour remplacer la vieille chapelle. En bons Canadiens, on se divisa sur le site même à choisir. Pour cette raison, un peu aussi à cause du changement fréquent des curés, tout resta en plan. En 1905 seulement, avec le curé actuel, M. l'abbé Lemieux, Willow-Bunch changea d'allure. Dès 1907, presbytère et église étaient construits. Un peu plus tard, un couvent et une école venaient compléter l'organisation paroissiale.

Avant de passer plus loin, je vous dirai un secret de polichinelle : ce Willow-Bunch dont on vous entretient depuis le commencement, Mgr Langevin le nommait Saint-Ignace-des-Saules, vulgo "La Hart-Rouge". Ce nom, "La Hart-Rouge", venait de petits arbres à l'écorce rouge et qui poussaient en taillis sur le territoire de la paroisse. Mais les chemins de fer ont anglicisé le nom original de Saint-Ignace-des-Saules et en ont fait Willow-Bunch. Rien que très naturel, comme vous voyez dans cette aventure.

* * *

Cependant Willow-Bunch progressait. En 1916 il avait son bulletin paroissial, et la même année, l'Association catholique franco-canadienne y tenait un grand congrès. Au progrès de "La Hart-Rouge" il y avait, du reste, de multiples raisons. Vous savez ce que peut un curé actif et zélé dans une paroisse où se trouvent pour le seconder quelques laïques dévoués. "La Hart-Rouge" fut favorisé. Nous avons mentionné déjà le nom de Jean-Louis Légaré, arrivé parmi les Métis la même année que le Père Lestanc. Catholique et français, Jean-Louis Légaré avait rêvé de fonder dans l'Ouest une paroisse semblable à celle qu'il avait laissé dans le vieux Québec. Héros à la Femimore Cooper, plein de sang-froid et de bravoure, après avoir vécu toute une partie de sa vie parmi les sauvages et les Métis, avoir bravé la mort plus d'une fois, Jean-Louis Légaré, au soir de sa vie, eut la joie de voir la réalisation de son rêve.

Un autre Canadien français rendit, dans un autre domaine, d'immense services à Saint-Ignace-des-Saules. C'était un médecin distingué, le docteur A. Godin. Après des études brillantes, la maladie l'obligea au repos. Il se dirigea vers l'Ouest et s'arrêta à "La Hart-Rouge", à l'automne de 1907. Il ne voulait que passer, il demeura. Depuis 1910, après avoir poursuivi des études supérieures de médecine à New-York et Paris, le docteur Godin dirige un hôpital privé.

Le docteur Godin a fondé à "La Hart-Rouge" une Société Saint-Jean-Baptiste, avec comité d'éducation, et comité de l'Association catholique franco-canadienne.

Dans sa visite du 30 mai 1915, Mgr Mathieu assistait à une des séances de cette Société Saint-Jean-Baptiste et disait ensuite : " Quel bien peut faire une société de ce genre quand ses

membres comprennent le but qu'elle doit poursuivre ! Les Canadiens français de Willow-Bunch ont assez d'esprit et de cœur pour vouloir unir l'amour de l'Eglise à l'amour de la patrie. Ces deux amours chez eux ne se séparent pas, aussi les directeurs de cette société ont droit au plus sincères félicitations et méritent des encouragements."

Du reste, monsieur le docteur Godin, ce qui marque bien sa valeur, au congrès de Lebrét, fut élu président de l'Association catholique franco-canadienne.

* * *

Enfin, lisez La Montagne de bois. Vous vous y intéresserez, si, patriote, vous voulez connaître la vie de vos frères de l'Ouest. Le volume de l'abbé Rondeau, que l'on a appelé une "roman historique" — et je ne sais pourquoi ce mot roman — est écrit dans une langue simple, assez généralement correcte. Mais je crois que l'abbé Rondeau a surtout voulu faire œuvre utile. Il y a parfaitement réussi. Nous lui souhaitons de très nombreux lecteurs. L'exemple de patriotisme et de ferveur religieuse donnée par Saint-Ignace-des-Saules produira de bons effets même dans le vieux Québec.

Ferdinand BÉLANGER.

INSCRIPTION POUR UN CADRAN SOLAIRE

Passant, arrête et considère
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours ;
Ton sort dépend de la dernière.
Pour ne rien craindre sur la terre.
Trop heureux qui la craint toujours.

 DUCIS.

Un enfant avait reçu pour étrennes un petit régiment de soldats automates. Bientôt on s'aperçut qu'il avait démonté un cavalier, cassé le bras à celui-ci, la jambe à celui-là.

"Pourquoi les mutiler ainsi ? lui dit sa maman ?
— C'est, reprit-il, pour avoir un hôtel des invalides."

EPHEMERIDES CANADIENNES

NOVEMBRE

1 — On vient d'inaugurer 43 milles de chemin de fer au nord de Cochrane, dans la province d'Ontario. Cette extension du T. N. O. approchera d'autant les missions de la Baie James des RR. Pères Oblats.

— Les finances canadiennes continuent à s'améliorer. Le revenu des douanes et de l'accise, pour les sept derniers mois, accusent une augmentation de \$22,352,637.00 sur la même période l'an dernier.

— Un incendie détruit l'Académie Sainte-Croix, située sur la rue Biencourt, dans le quartier Ville-Emard, à Montréal. Les pertes sont d'environ \$125.000.

2 — Un géologue canadien de renom, M. Chester Thompson, déclare, à Toronto, qu'il vient de localiser, dans l'Alberta du sud, le plus vaste dépôt de pétrole, incontestablement, qui soit au monde. L'exploitation en est déjà commencée.

3 — Les chanteurs romains sous la direction de Mgr A. Rella donnent un concert à Québec dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. La soirée est ravissante.

— L'honorable M. Rodolphe Lemieux, président des Communes du Canada, de passage à Québec, à l'heure de son départ pour l'Europe, affirme à la presse sa conviction que les chemins de fer de la Gaspésie seront, avant longtemps, absorbés et exploités par le Réseau National Canadien, selon le vœu ardent et si légitime de l'évêque de cette région, S. G. Mgr Ross.

5 — Par une majorité de près de 25,000 voix, la province de l'Alberta se prononce contre le régime prohibitif absolu de l'alcool, et en faveur de la régie par l'État du commerce des boissons enivrantes.

— Le R. Père Anaclet Couture, S.J., décède à Montréal après quelques semaines de maladie. Le défunt était le frère des RR. Pères Théotime Couture, S.J. et Hyacinthe Couture, O.P.

6 — A Québec décède M. G.-Émile Tanguay, architecte bien connu de notre ville, à l'âge de 66 ans. C'est lui qui dirigeait les travaux de la Basilique de Québec, actuellement en reconstruction.

— On inaugure l'école libre, catholique et canadienne-française de Pembroke. Nos compatriotes ontariens sont déterminés à conquérir, coûte que coûte, le respect de leurs croyances et de leur langue.

— Mgr Louis Chartier, P.A., supérieur du Séminaire des Trois-Rivières, est nommé vicaire-général de S. G. Mgr Cloutier, en remplacement de Mgr Ubald Marchand, dangereusement malade.

7 — M. Martin Madden, député de Québec-Ouest, est nommé ministre sans-portefeuille dans le cabinet provincial de Québec, en remplacement de feu l'hon. M. Kaine.

— L'hon. M. G.-A. Simard, président de la Commission de Liqueurs, démissionne, et il est remplacé par M. L.-B. Cordeau, avocat de Montréal. L'hon. M. Simard est renommé au Conseil Législatif, pour la division Repentigny.

— M. Gérald Power, président de la Commission du Havre de Québec, est nommé conseiller législatif pour la division Stadacona, en remplacement de feu l'hon. M. Kaine.

— M. J.-O. Lacroix, avocat de Montréal, est nommé juge de la Cour des Sessions à Montréal, chargé spécialement de la Cour des jeunes délinquants.

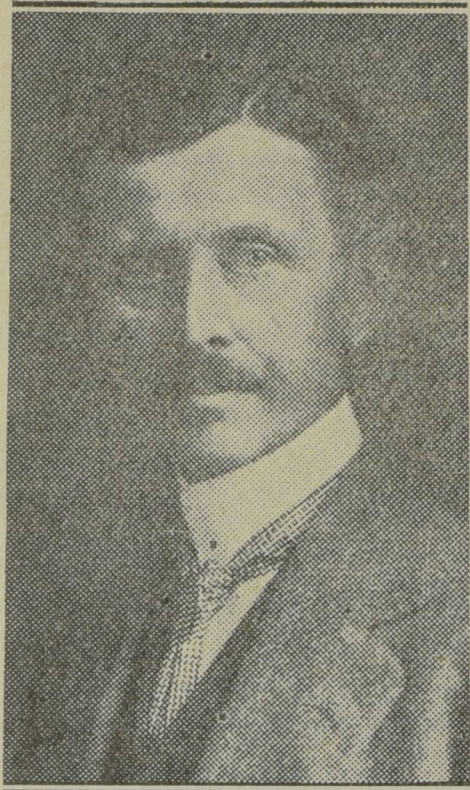
8 — De belles fêtes ont lieu au Séminaire de Sainte-Thérèse à l'occasion de la bénédiction de l'aile centrale du Séminaire, récemment mise à l'épreuve du feu, et du soixantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de M. le chanoine Antonin Nantel, plusieurs fois supérieur de cette maison d'éducation. Le Saint-Siège reconnaît les longs services de cet éducateur éminent en lui conférant, en cette circonstance, la dignité de Prélat de la maison de Sa Sainteté.

10 — M. l'abbé F.-X. Goyette, curé de Hemmingford, au diocèse de Valleyfield, est nommé assistant-directeur des Missionnaires-colonisateurs du Canada, dont Sa Grandeur Mgr Joseph Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, est le directeur spirituel.

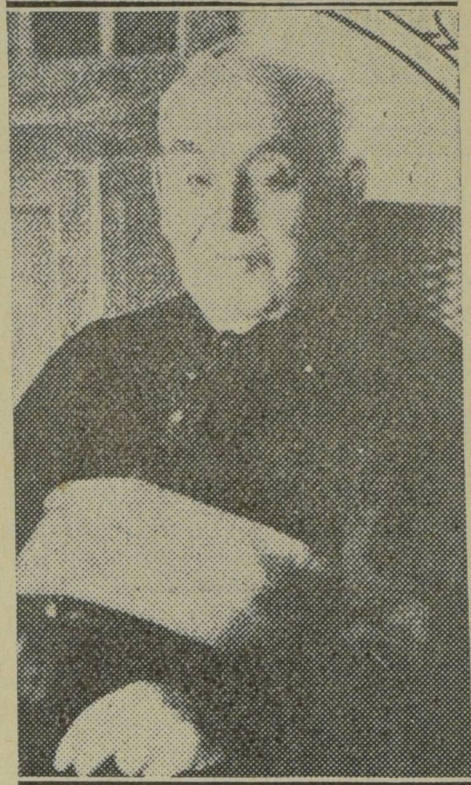
11 — Aujourd'hui s'ouvre chez les Dominicains d'Ottawa, un triduum de solennités en l'honneur du centenaire de saint Thomas d'Aquin.

13 — S. Ém. le Cardinal Bégin nomme M. l'abbé François Blanchet, aumônier du Couvent Jésus-Marie, à Sillery, directeur de l'Action Sociale Catholique.

— Les colons établis sur les terres boisées de l'Ontario se proclament hautement opposés au projet d'embargo, même simplement temporaire, contre l'exportation du bois de pulpe canadien. Ils représentent que le marché des



FEU M. G.-E. TANGUAY

MGR ANTONIN NANTEL
Ancien supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse

Etats-Unis soutient les prix du bois au Canada, et que de sa perte résulterait leur ruine.

15 — Aux Trois-Rivières, à l'âge de 60 ans et 6 mois, décède Mgr Ubald Marchand, vicaire général du diocèse.

— La rumeur se répand que l'on a fait d'importantes découvertes minières à la tête de l'Harricana, à l'ouest du Canton Dubuisson, dans l'Abitibi.

16 — Le gérant du port de Montréal, M. Fennell, annonce que, cette année encore, la grande métropole canadienne a gardé la première place parmi les villes du continent américain comme port d'expédition de grain. Du 1er janvier au 1er novembre 1923, le port de Montréal a expédié 104,375,023 boisseaux, tandis que New-York, dans le même espace de temps, n'en a expédié que 77,769,000 boisseaux.

19 — On vient de terminer les travaux de restauration extérieure de l'église de Montmagny. La restauration intérieure sera tout probablement finie à Noël.

— Le presbytère-église de Privat, dans l'Abitibi, est la proie des flammes.

20 — Le gouvernement de Washington informe celui d'Ottawa qu'il songe à lui proposer la révision du traité de 1909 relatif au partage des eaux de la rivière Niagara, pour fin de production d'énergies hydrauliques.

— La Commission de l'Exposition de Québec décide que, à l'avenir, nous aurons, en notre ville, deux sessions annuelles de l'exposition :

une au mois de juin, où l'industrie jouera le rôle de premier plan ; et une autre en septembre, où ce sera l'agriculture qui sera plus spécialement à l'honneur.

22 — A la quatrième soirée annuelle de couronnement des " Prix d'action intellectuelle ", fondés par l'A. C. J. C. de Montréal, M. Joseph Blain, avocat, président général de l'A. C. J. C., proclame comme suit les noms des heureux lauréats :

Prix de littérature, lauréat : M. Robert de Roquebrune. Ouvrage primé : *Les habits rouges*.

Prix de narration française, lauréat : M. Léo-Paul Desrosiers. Ouvrage primé : *Ames et Paysages*.

Prix de poésie, lauréat : M. Joseph Harvey. Ouvrage primé : *Les Epis de blé*.

Prix de critique littéraire et de critique d'art, lauréat : le R. P. Gustave Lamarche. Ouvrage primé : *La décoration de l'église de Saint-Viateur d'Outremont*.

Prix de philosophie et de droit, lauréats *ex æquo* : le R. P. Egide Roy, O.F.M., pour son ouvrage : *La notion de loi*, et M. Louis-Damien Jasmin, avocat, pour l'ouvrage : *La propriété et les systèmes opposés*.

Prix d'histoire et de politique, lauréat : M. Séraphin Marion. Ouvrage primé : *Relations des voyageurs français en Nouvelle France au XVII^e siècle*.

Prix d'économie politique, lauréat : M. Paul-Emile Renaud. Ouvrage primé : *Du travail en Nouvelle France*.

Prix de travaux scientifiques, lauréat : M. Paul Riou. Ouvrage primé : *Contribution à l'étude des vitesses de réaction en milieu hétérogène*.

23 — Il est annoncé que le surplus de la Commission de l'Exposition de Québec pour le dernier exercice est de \$14,092,18.

— La rumeur se répand, à Québec, que le Pacifique Canadien songerait à acquérir des nouveaux propriétaires, la Quebec Power Co., le tronçon de voie ferrée, long de 21 milles, qui dessert le pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré.

— La moisson, en Alberta, a été tellement abondante, rapporte l'honorable M. Motherwell, ministre fédéral de l'Agriculture, que les battages y sont encore en pleine opération, et qu'il en sera de même jusqu'à Noël.

25 — On célèbre à Ottawa le cinquantième anniversaire de fondation de la paroisse de Sainte-Anne. S. G. Mgr Emard, archevêque d'Ottawa, célèbre la messe pontificalement, et Mgr J.-E. Laberge, curé de Saint-Jean-Baptiste de Québec, prononce le sermon. A cette occasion, M. l'abbé Myrand, curé de cette paroisse, est fait chanoine honoraire du chapitre métropolitain d'Ottawa.

26 — L'enquête qui se poursuit au sujet des origines de la grève du printemps dernier, à Sydney, établit, hors de conteste, qu'elles

furent de nature nettement bocheviste et révolutionnaire.

28 — M. Naggiar, consul de France en partance, présente à l'honorable premier ministre de la Province de Québec, un superbe vase de Sèvres, en témoignage de la vive sympathie de la France pour le Canada français. Ce vase précieux sera la propriété de la province.

— A Hull, s'ouvrent de belles fêtes à l'occasion du dixième anniversaire du *Droit*.

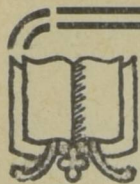
— Les Canadiens français de Pembroke achètent au prix de \$5,000 un immeuble où ils installeront la nouvelle école bilingue Jeanne d'Arc qu'ils viennent de fonder pour assurer à leurs enfants l'enseignement de leur langue maternelle. Il sera possible d'ouvrir quatre classes dans cet immeuble.

— L'Action Sociale Catholique fait célébrer dans la chapelle des Religieuses Ursulines sa messe annuelle en l'honneur de son patron saint Michel Archange. Son Éminence le Cardinal Bégin dit la messe, et M. l'abbé Arthur Robert, du Séminaire, prononce le sermon.

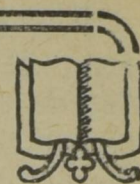
30 — Une vaste concession forestière située sur la rivière Manicouagan et comprenant une étendue de 2,500 milles carrés est vendue à M. Frank-W. Clarke, à raison de \$2.80 par mille pieds de bois coupé, et d'une prime de \$400.00 par mille carré.



LE SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE



Gauserie scientifique



La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS

LE TRÉPAN

LE trepan n'est pas une maladie. C'est un mode de traitement qui a acquis une importance très grande depuis que l'antiseptie et l'asepsie en ont atténué et même fait disparaître complètement les dangers.

La trépanation consiste en l'enlèvement d'une portion d'os. Elle se pratique surtout sur les os minces avec un instrument spécial en forme de scie circulaire appelée couronne de trépan, ou tout simplement un ciseau.

La couronne se manie au moyen d'un vilebrequin, et le ciseau au moyen d'un maillet.

Naturellement ni le vilebrequin ni le maillet ne se peuvent comparer à ceux qu'utilisent les menuisiers ou les forgerons. On ne travaille pas sur l'être humain comme sur une pièce de bois ou un morceau de fer. C'est dire que vilebrequin et maillet sont particulièrement délicats, et doivent être maniés par des mains exercées. Les précautions sont de plus en plus minutieuses à mesure que le travail s'avance, car lorsqu'il tire à sa fin, il y a danger de blesser les organes sous-jacents, ou d'enfoncer quelques parcelles osseuses.

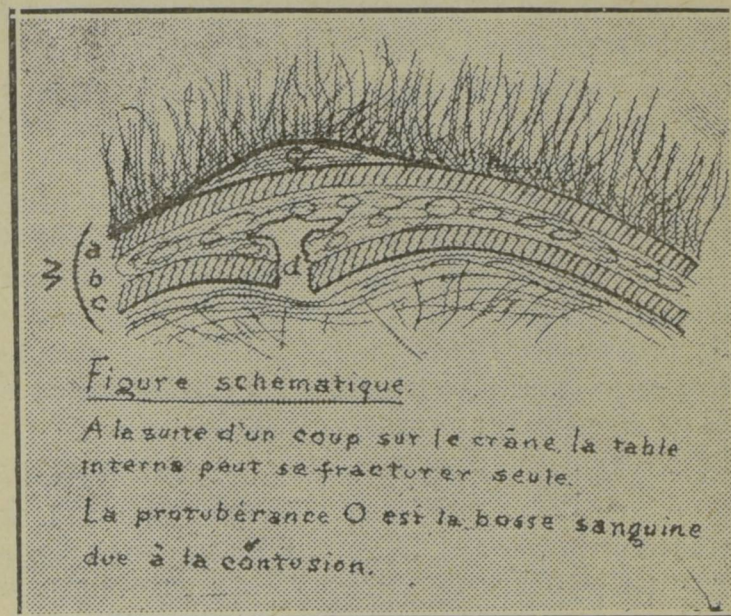
* * *

La trépanation peut se pratiquer sur n'importe quel os, pour ouvrir une voie à du pus collecté en abcès, par exemple ; mais on l'applique surtout sur le crâne.

Sa grande indication est de débarrasser la cavité crânienne d'un élément qui comprime le cerveau.

Cette compression peut être due au pus d'un abcès, à un épanchement de sang, à une tumeur, ou à un enfoncement de la voûte crânienne.

Dans le cas de blessure, il est facile de décider du lieu où doit être faite l'opération ; lorsqu'il s'agit d'une tumeur, d'une collection de sang ou de



pus, les symptômes guident assez sûrement l'opérateur.

* * *

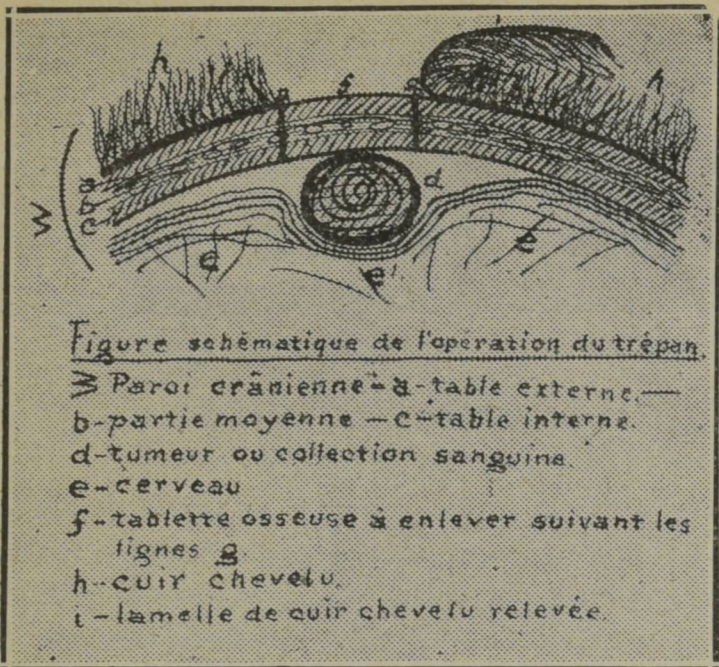
Les milliers de blessés qui sont passés par les hôpitaux durant la guerre ont donné aux chirurgiens l'occasion de remporter des succès presque merveilleux, et de rendre à de nombreux malades la vie ainsi que l'usage de leurs membres et de leurs facultés, grâce à la trépanation. Que de balles, d'éclats d'obus, de parcelles d'os ont été ainsi retirés du crâne !

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la figure schématique ci-contre pour comprendre quel rôle peut jouer dans la boîte crânienne un corps étranger. La compression qu'il produit empêche une partie du cerveau, sinon tout le cerveau de fonctionner ; et un organe de l'importance de celui-là n'est pas gêné dans son action sans que tout l'organisme souffre. La moindre compression de ce genre est suffisante pour causer un mal de tête atroce ; et il ne faut pas qu'elle soit très accentuée pour être la cause de convulsions ou de paralysies.

* * *

Comment se pratique la trépanation ?

Comme pour toutes les autres opérations, chaque chirurgien a sa méthode et son instrument préféré. Voici la méthode la plus usitée.



L'endroit bien repéré, l'opérateur incise la peau en croix, ou mieux en forme de langue à extrémité arrondie. La peau et les tissus sous-jacents sont soigneusement séparés de l'os. Si c'est la couronne qu'on applique, après avoir bien fixé le poinçon central, on imprime à l'instrument un mouvement de rotation. Les dents de la scie mordent l'os dans lequel elles s'enfoncent petit à petit. Il faut se rappeler que la paroi crânienne n'est pas homogène. Elle est formée de trois parties, dont l'externe et l'interne sont dures, — elles portent le nom de tables — et d'une portion moyenne, plutôt spongieuse, et par conséquent beaucoup plus molle.

Lorsque le trait de scie est profond, et que la résistance, après avoir diminué, redevient plus apparente, il faut redoubler de précaution, car la table interne est attaquée, et on doit achever de la couper avec toute la délicatesse que met un ouvrier expert à compléter un trait de scie dans un bois précieux.

La parcelle d'os coupée est ensuite enlevée au moyen d'un instrument appelé élévateur.

Lorsque, au lieu de la couronne, on utilise le ciseau, le chirurgien manie cet instrument à la manière des sculpteurs, qui y vont par petits coups soigneusement contrôlés. Il enlève ainsi l'os par petits copeaux, et se sert, ensuite, comme dans le premier cas, d'une élévateur pour soulever la parcelle à enlever.

Après l'avoir décollée de la dure-mère sous-jacente, le chirurgien va à la recherche du corps étranger, ou de la collection qu'il s'agit d'évacuer.

L'ouvrage terminé, l'opérateur suture avec soin.

Le malade doit porter un bandage protecteur durant assez longtemps.

Il arrive souvent que la partie osseuse enlevée se reproduise assez complètement pour jouer son rôle protecteur.

LE VIEUX DOCTEUR.

UN DUEL AU BOUT DU FIL D'UN PÊCHEUR À LA LIGNE

M. Dimapo, pêcheur du petit village de Saint-Mandrier, près de Toulon, venait, aux premières lueurs du jour, de caler ses filets à proximité de la jetée de la Carraque, lorsqu'il constata un fort remous. Croyant qu'un thon dévorait les sardines prises dans ses filets, il s'empessa de jeter à l'eau une ligne spéciale constituée par un fil d'acier muni à l'extrémité d'un fort hameçon. Son attente ne fut pas longue. A peine quelques secousses, puis la ligne se déroula avec une vitesse folle.

Tenant sa proie, le pêcheur commençait à monter le lourd poisson, lorsqu'il vit au bout de sa ligne un requin qui se débattait. Il venait à peine de faire cette constatation qu'il aperçut un espadon, poisson-épée d'une taille respectable, qui fonça avec acharnement sur le squal

et, à trois reprises différentes, lui déchira les flancs avec sa redoutable défense. Presque noyé et portant des blessures de dix centimètres de profondeur, le requin qui, mesurait 1 m., 50 de longueur, fut facilement hissé dans l'embarcation, tandis que l'espadon plongeait et disparaissait.

Requins et espadons sont des ennemis farouches, et l'on conçoit d'autant plus la fureur de l'attaque que le requin ne pouvait, et pour cause, se défendre.

M. Dimapo, qui assista en spectateur intéressé à ce combat, manifesta, dès son arrivée à terre, toute sa surprise à ses confrères. La vente de la chair du requin a été d'un joli produit pour ce pêcheur.

Gagner sa vie en jouant du piano, c'est savoir compter sur ses doigts.

RADIO

L'amplification des sons par le tube à vide

UNE grande partie du succès actuel du Radio dépend des appareils d'amplification maintenant en usage. L'amplificateur c'est un instrument qui rend possible l'augmentation en intensité des signaux ou des sons d'un circuit électrique. Une onde radio-téléphonique peut être tellement faible qu'on ne puisse l'entendre dans l'acoustique, et si, cependant, on ajoute une étape ou deux d'amplification les sons deviendront forts et distincts. La musique ou la parole prend avec l'amplification un volume et une rondeur qu'elle n'avait pas sans elle. Enfin c'est l'amplification qui a permis de remplacer les acoustiques par le haut-parleur qui transmet à tout un auditoire les faibles signaux du circuit détecteur.

L'amplificateur a servi à augmenter la distance de réception d'une façon incroyable. Autrefois les bons récepteurs à cristal avaient une portée d'environ 100 milles. Aujourd'hui, avec la seule amplification des circuits régénératifs, on atteint facilement 1,000 milles.

Le principe de l'amplification rend service non seulement dans le Radio, mais aussi dans la téléphonie ordinaire. La téléphonie transcontinentale par fils, n'aurait pas atteint ce degré de perfection que l'on sait, sans l'intermédiaire du tube à vide. Après une course de quelques cents milles, les courants, affaiblis par la résistance des fils, sont transmis à des tubes à vide, qui leur donnent une nouvelle vigueur et leur permettent de reprendre une nouvelle course.

L'amplification par le tube à vide se fait de trois façons différentes : 1° par régénération ; 2° par audio-fréquence, 3° et par radio-fréquence.

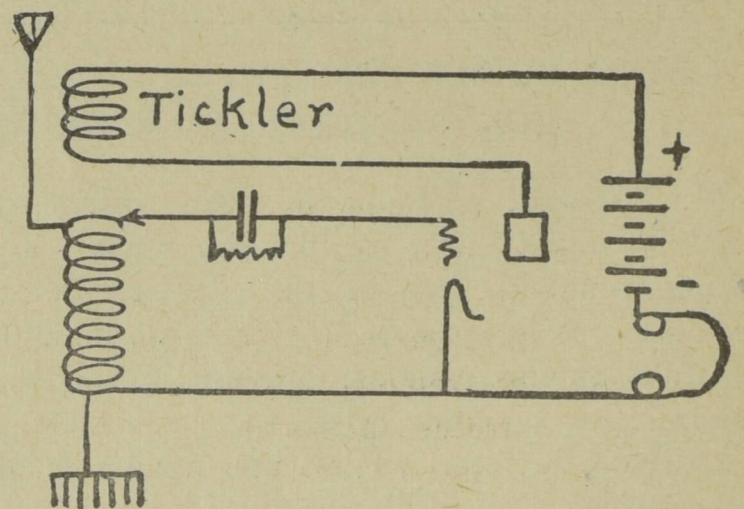
1° LA RÉGÉNÉRATION

Vers 1913-1914 le major Armstrong, alors jeune étudiant américain, en travaillant à augmen-

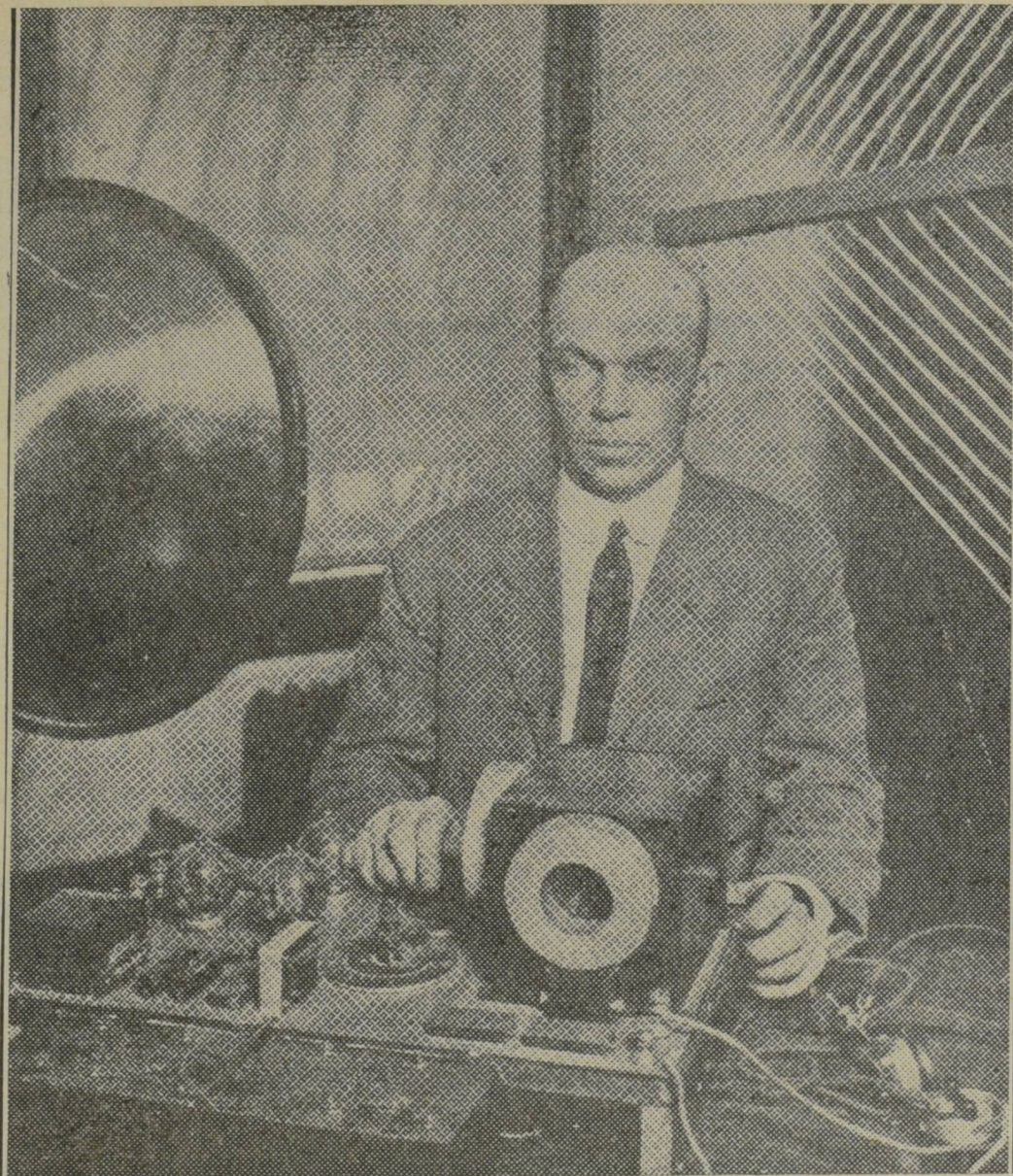
ter la portée et la force de son appareil de radio, eut l'ingénieuse idée d'essayer de faire retourner à la grille les variations du circuit de la plaque. Ces variations de la plaque en réagissant sur la grille en augmente son voltage. Cette augmentation de voltage de la grille cause à son tour des variations plus fortes sur la plaque ; variations qui sont de nouveau retournées à la grille, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il arrive un point maximum appelé : point de saturation, où le tube se met à osciller.

Du coup Armstrong avait obtenu une amplification de 100 pour 1 sur l'ancien circuit. C'est ce circuit que l'on appelle le circuit régénératif ou à réaction.

La régénération peut s'obtenir de deux manières : par induction et par capacité. La figure ci-dessous représente un circuit régénératif par induction.



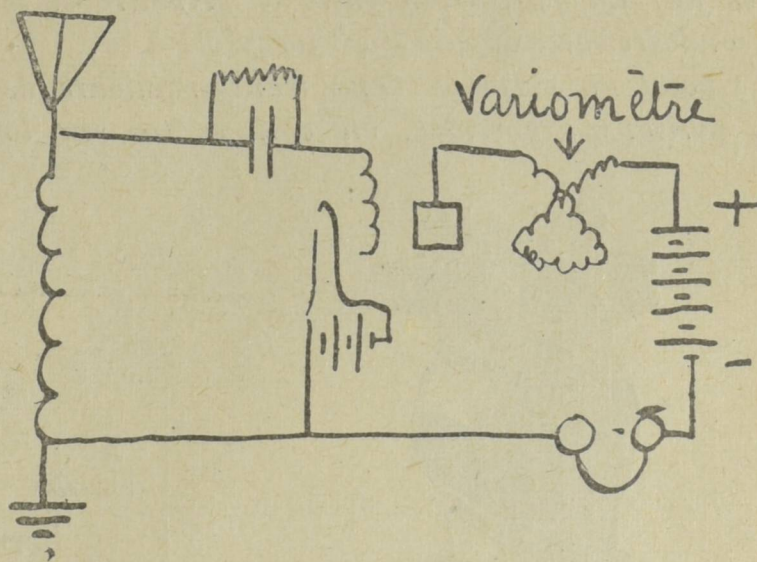
Comme on peut le constater par cette figure, au circuit ordinaire, on a ajouté entre la plaque et le téléphone une nouvelle bobine que l'on place à proximité de la bobine de grille et qui s'appelle le "tickler". Les variations de la première passe dans la seconde par induction. Selon que l'on varie le couplage entre ces deux bobines, la réaction s'opère plus ou moins forte. Mais il ne faut pas



Le Major E. ARMSTRONG, inventeur des circuits régénératif, super-régénératif, et super-hétérodyne.

dépasser un certain point, car à ce moment le tube devient surchargé et se met à osciller. Le signe de l'oscillation, c'est ce cri aigu que l'on entend dans les acoustiques. Autant que possible on doit éviter ce cri, et encore moins on doit tenir son appareil en oscillation ; car à ce moment le tube a cessé de fonctionner comme détecteur, il est devenu un transmetteur minuscule qui lance dans l'air des ondes qui peuvent être entendues à quelques milles, et qui nuisent par le fait même aux appareils récepteurs voisins. Concluons donc que l'appareil régénératif est une grande amélioration, dont il faut se servir avec modération.

Le circuit ci-dessous donne la seconde méthode d'obtenir la régénération : c'est-à-dire le couplage de la plaque à la grille par capacité.



Considérons la grille et la plaque comme faisant un condensateur. Le courant de la plaque va réagir par ce condensateur sur la grille à la condition que le circuit de la plaque soit en résonance

avec celui de la grille. On obtient ce résultat en intercalant dans le circuit de la plaque un variomètre. Lorsque par ce variomètre les deux circuits sont en résonance, ils réagissent l'un sur l'autre jusqu'au point de saturation.

2° L'AUDIO-FRÉQUENCE

L'amplification d'audio-fréquence c'est l'amplification du courant après sa rectification par le détecteur. On l'appelle audio-fréquence parce que c'est l'amplification d'un courant qui, déjà, était à une fréquence audible.

Pour obtenir cette amplification on intercale dans le circuit de la plaque du détecteur le primaire d'un transformateur T 1. Le secondaire de ce même transformateur est intercalé dans le circuit de grille d'une autre lampe. Etant donné le plus grand nombre de tours de fil sur le secondaire que sur le primaire, le voltage transmis à la grille de la lampe AM 1^o est plus grand que celui du détecteur. De plus en vertu du principe déjà expliqué dans un article antérieur, du fonctionnement de la lampe, le courant de plaque de la lampe AM 1^o est plus grand que celui de sa grille. De sorte que, avec un transformateur et une lampe, on a déjà obtenu par deux procédés, une amplification considérable.

En pratique on se contente rarement d'une seule amplificatrice : on en met deux, quelquefois trois, rarement quatre, que l'on désigne sous le nom d'appareil à une étape, deux étapes (etc.) d'amplification à basse-fréquence.

Les transformateurs de basse-fréquence sont à noyau de fer doux enroulé avec du fil de cuivre très fin. La proportion entre le primaire et le secondaire varie depuis 1 à 3 jusqu'à 1 à 10.

Quand on emploie deux transformateurs de proportions différentes, on doit mettre sur la

première étape celui qui a la plus grosse proportion.

Par l'amplification de basse fréquence, on gagne en force mais on perd en netteté ; la musique en passant par les amplificateurs prend parfois surtout quand la réception est mauvaise, une distorsion qui la rend inintelligible.

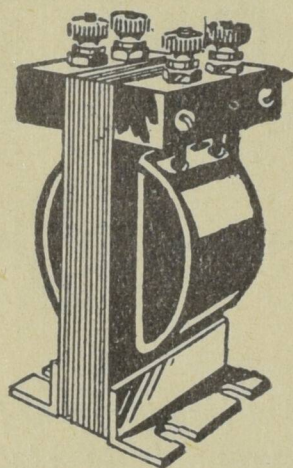
On arrive cependant, en choisissant bien ses lampes, en mettant un peu de soin dans la manière de les relier ensemble, à faire des amplifications qui nous donnent parfois une musique aussi belle et plus forte qu'au point de départ.

3° LA RADIO-FRÉQUENCE

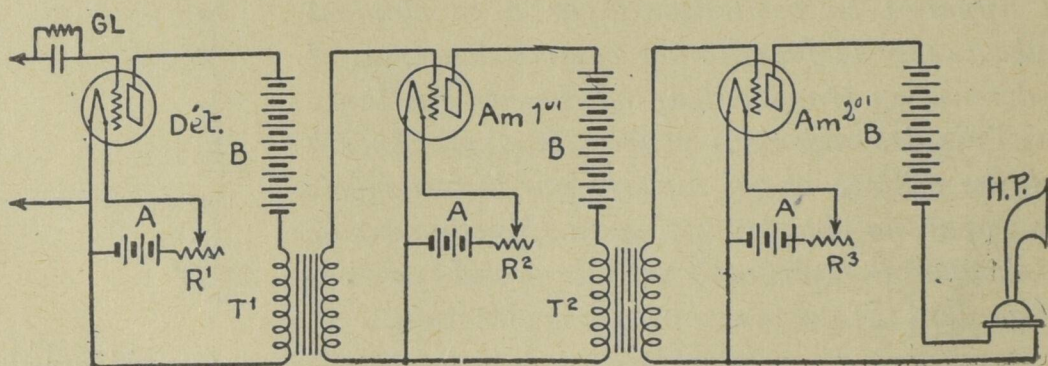
Lorsque une station est trop éloignée ou encore que les conditions atmosphériques empêchent une réception plus forte ; lorsque, en un mot, le courant qui arrive à l'antenne n'est plus assez fort pour induire un voltage suffisant dans la grille du détecteur, on y ajouterait dix étapes de basse fréquence qu'on n'obtiendrait rien, si ce n'est du bruit : $0 \times 10 = 0$.

Ce qu'il faut c'est d'amplifier, si possible, ce faible signal avant de le donner au détecteur, et cette amplification s'appelle l'amplification de haute-fréquence ou radio-fréquence parce que le courant est amplifié alors qu'il vibre encore au-dessus de notre audibilité.

Pour arriver à ce résultat on relie le circuit antenne-terre à la grille d'une lampe amplificatrice A. Les variations de ce circuit se répètent, mais augmentées dans le primaire d'un transformateur T. Ce primaire induit à son tour ses variations dans le secondaire du même transformateur et, conséquemment dans la grille du détecteur. On arrive aussi à faire de l'amplification de haute-fréquence, en substituant au transformateur une bobine et un condensateur variable.

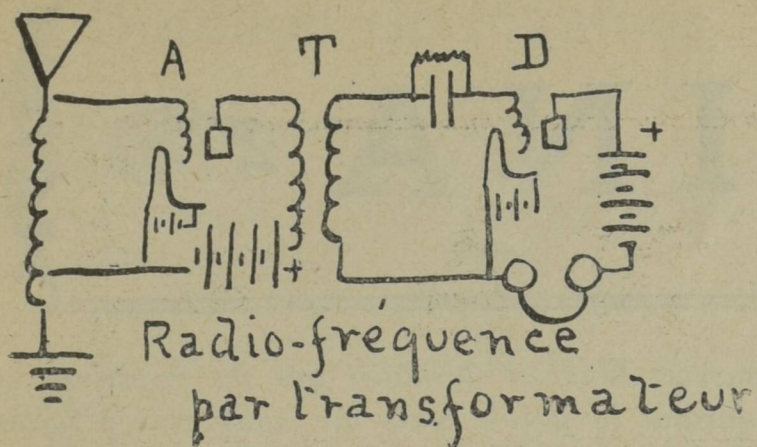


Transformateur de basse fréquence.



Circuit d'amplification de basse-fréquence.

DARD BIENFAISANT

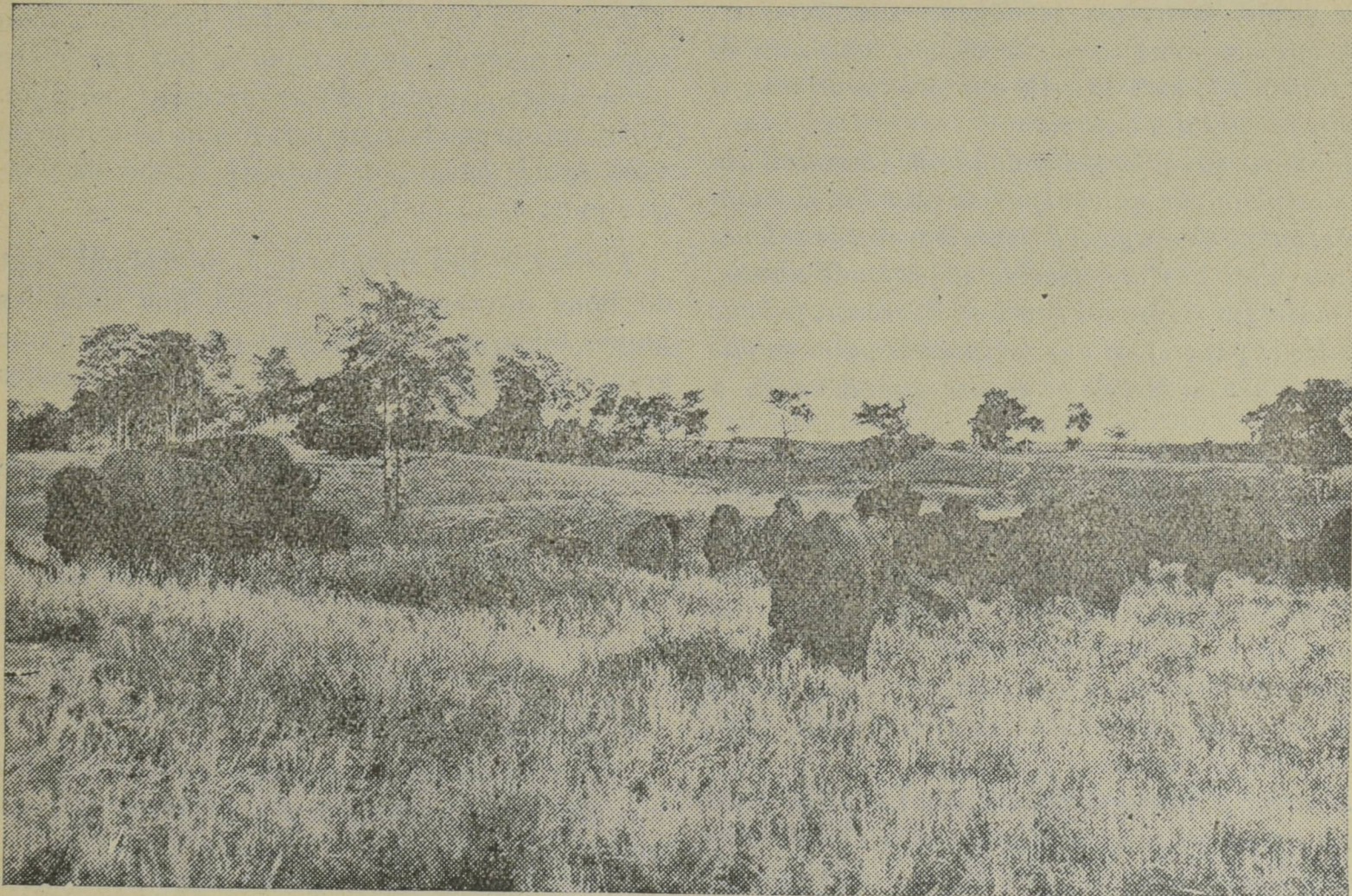
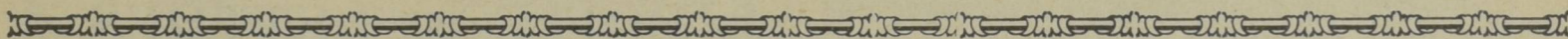


La haute fréquence est d'un grand secours en certaines circonstances ; par exemple, quand il s'agit de prendre un poste éloigné on encore d'enlever la distorsion, qu'apporte toujours plus ou moins la régénération.

Par contre lorsque la réception est rendue mauvaise par la statique, la haute-fréquence rend peu de services.

L.-M. BOLDUC, ptre.

Les abeilles sont dans la vie assez bien armées et il leur arrive de le démontrer à leur corps défendant. Mais sait-on que leurs piqûres ont été en certains cas, considérées non seulement comme non douloureuses, mais comme bien-faisantes ? Avant la guerre, un docteur les préconisait comme un moyen thérapeutique contre l'arthrite déformante, classée parmi les maux incurables. Le traitement consistait à se faire piquer au siège du mal. Alors que pour les personnes bien portantes il y a céphalagie, frissons, vertige, pulsations cardiaques, il y aurait, au contraire, soulagement immédiat pour les arthritiques. L'intoxication serait remède naturel. La cure par piqûres d'abeilles nous réconcilierait avec leur dard. Elles voisineraient ainsi avec les sangsues dans l'arsenal de la pharmacie, encore riche de moyens simples.



LES BISONS DU PARC WAINWRIGHT

(Cliché du C. N. R.)



FEMINA



La bonne amitié

EN L'AMITIÉ dont je parle, dit Montaigne dans un délicieux et profond chapitre, nos âmes se meslent et se confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes," et plus loin, parlant d'une personne chère, il ajoute : " Ne nous réservant rien qui nous feust propre ni qui fut sien ou mien." N'efface-t-il pas les paroles du sage sceptique : " O mes amis, il n'y a plus d'amis ! "

Dans notre siècle d'égoïsme et de "chacun pour soi" il nous est rarement possible d'admirer une affection sincère tout-à-fait désintéressée et pourtant la véritable amitié est celle qui porte intérêt à ce qu'elle aime, qui se dépense sans compter, celle qui comprend votre silence, qui vous aide de ses conseils et surtout celle qui prie pour vous le Divin Maître des cœurs.

L'amitié qui se contente de paroles banales, qui ne s'emploie pas au bonheur de ceux qui lui sont chers, qui ne s'occupe ni de leurs travaux ni de leurs peines n'est pas une sincère et profonde amitié. La main qui s'offre à l'heure de l'épreuve, fut-elle humble et pauvre, est une main amie parce qu'elle a le beau courage de se tendre quand on en a besoin.

Que l'amitié que nous donnons soit franche, généreuse et loyale, qu'elle ne soit pas protectrice encore moins indiscrete, mais qu'en revanche, elle sache se donner au moment opportun.

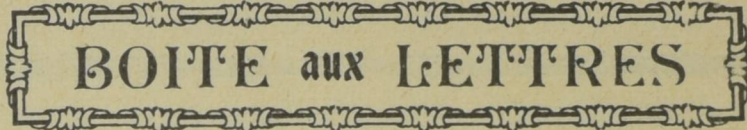
Pour tous, surtout pour les personnes qui vivent avec nous, ayons une âme grande et noble, ennemie des fourberies et des détours ; une amitié chrétienne est coutumière des dévouements généreux et des prévenances aimables.

L'intérêt d'autrui ne nous touche pas facilement, nos propres joies et nos propres tristesses sont profondément senties, nous aimons la sympathie aimante qui nous entoure aux heures de deuils ; mais les déboires des autres nous les rejetons trop

souvent dans un lointain qui les rapetisse et pourtant la parole amie qui nous aide à lutter serait la bienvenue là où la souffrance a passé.

L'amitié véritable a des attentions touchantes, sachons en bénéficier et en retour, donnons une large part de notre affection prévenante à ceux qui savent si bien pratiquer envers nous, les renoncements quotidiens de la bonne amitié.

JEANNE LE FRANC.



BOITE aux LETTRES

Juliette.— La réponse se fait tardive, à mon regret, croyez-le. Je ne réponds pas par lettre particulière à moins d'une nécessité absolue. Votre retour me fera plaisir, je suis heureuse de vous savoir heureuse, toute au devoir de chaque jour.

Thérèse.— Les romans de J. de Colomb sont de bons ouvrages ; elle n'écrit que pour les jeunes filles ; ses œuvres sont empreintes d'une grande pureté et de beaucoup de douceur ; celles que je connais me semblent irréprochables.

Glaneuse.— Votre retour me cause une grande joie, je vous remercie du bon souhait que vous me faites si gentiment.

JEANNE LE FRANC.

Une dame à sa servante.

— Enfin, ma fille, c'est dégoûtant, voilà des meubles qui n'ont pas été nettoyés depuis quinze jours.

— Madame a raison et madame peut chercher quelqu'un, car je ne veux pas rester dans une maison aussi mal tenue.

Bouillon de légumes

2 à 3 pommes de terre $\frac{1}{4}$ navet
 1 tasse de pois 1 panais
 1 tasse de fèves 2 branches de céleri,
 2 carottes cerfeuil.
 1 $\frac{1}{2}$ gallon d'eau.

I. Éplucher les légumes, les laver puis les émincer.

II. Faire cuire à l'eau froide d'abord les fèves et les pois (qu'on a fait préalablement tremper à l'eau froide 10 à 12 heures.)

III. Après $\frac{1}{4}$ d'heure d'ébullition, ajouter les quatre légumes; assaisonner, laisser bouillir 4 à 6 heures. Dix minutes avant de servir, ajouter le céleri, le cerfeuil et passer le bouillon à travers une passoire fine.

BOUILLON DE BŒUF

3 $\frac{1}{2}$ lbs viande de bœuf, 2 carottes
 os de rosbif 1 blanc de poireau
 4 pintes d'eau froide 1 oignon
 os de veau et carcasse 1 à deux tranches de na-
 de volaille à volonté vet, cerfeuil, 1 bran-
 che de céleri.

BOUILLON DE BŒUF A LA MINUTE

1 livre de maigre de 1 branche de céleri
 bœuf $\frac{1}{4}$ d'un poireau
 1 pinte d'eau assaisonnement.
 2 rondelles de carottes

I. Essuyer la viande, la couper en petit morceaux, la couvrir d'eau froide.

II. Ajouter les légumes lorsqu'elle commence à bouillir et laisser mijoter 1 heure. Passer au tamis le bouillon et servir chaud.

BOUILLON DE POULE

1 vieille poule, os de légumes du pot-au-feu
 bœuf poivre, sel
 1 pinte d'eau froide par livre de viande

POT-AU-FEU

4 à 5 livres de bœuf 3 panais
 1 moyen chou 1 à 2 poireaux
 4 à 5 carottes 2 à 3 branches de céleri
 1 navet sel, poivre, fines herbes.

CONSOMMÉ

5 à 6 livres de gigot, 2 carottes
 jarret, collet, débris $\frac{1}{2}$ d'un navet
 de volaille ou de ros- 1 poireau
 bif, parure de viande 6 à 7 pintes d'eau
 2 à 3 branches de céleri persil, sel, poivre.

I. Essuyer la viande, la couper par morceaux, la mettre à l'eau froide; saler et laisser mijoter 7 à 8 heures.

II. Ajouter les légumes après 2 à 3 heures de cuisson; le consommé terminé le passer et le mettre au frais.

III. Dégraisser avant de s'en servir.

[*La Cuisine à l'Ecole primaire.*]

Bizarreries de la langue française

Pourquoi dit-on *feu* un Tel, en parlant d'une personne qui précisément *s'est éteinte* ?

Pourquoi la lune va-t-elle *en croissant* quand elle *diminue* ?

Pourquoi les poètes appellent-ils la *pâle* Mort le noir trépas ?

Pourquoi les femmes qui ont le *moins* de tête ont-elles souvent le *plus* de chapeaux ?

Pourquoi au théâtre, plus la *pièce* est un four, plus la *salle* reste *froide* ?

Pourquoi, pendant la pluie, est-ce la terre qui boit... et le ciel qui est gris ?

Pourquoi une peur *bleue* peut-elle nous donner la *jaunisse* ?

Pourquoi, si je veux avoir de l'argent *devant moi*, faut-il que j'en mette de côté ?

Pourquoi donne-t-on un *galop* à quelqu'un, sous prétexte de le mettre *au pas* ?

Pourquoi *donne-t-on* sa parole, et *prête-t-on* seulement serment ?

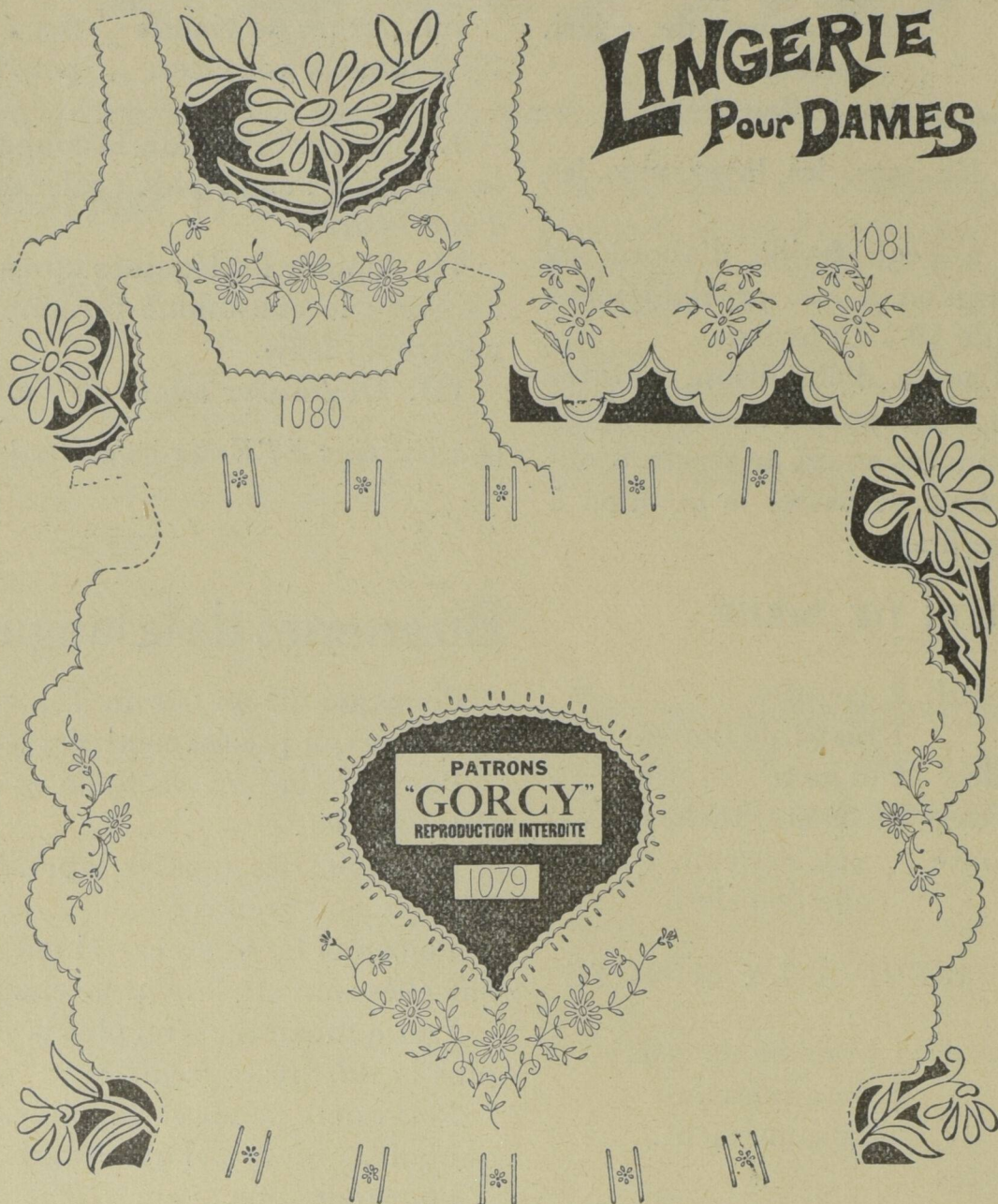
Pourquoi mange-t-on des crêpes avec plaisir, et en porte-t-on en signe de deuil ?

ENTRE FIANCÉS

— J'ai fait faire votre bague de fiançailles à Londres.

— Une folie !... Une alliance anglaise !...
 Ce qu'elle doit vous coûter cher !...

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



- 1079—Chemise de nuit, patron à tracer 20 cts. Décalquable au fer chaud, bleu, 30 cts. Etampé sur coton fini toile \$1.98. Coton à broder C. B. 40 cts.
- 1080—Cache corset, patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, bleu, 25 cts. Etampé sur coton fini toile 69 cts. Coton à broder C. B. 25 cts.
- 1081—Feston pour bas de jupon ou pantalon, patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, bleu, 2 vgs. 30 cts. Jupon étampé sur coton fini toile \$1.59. Coton à broder C. B. 60 cts.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus, soit à tracer, ou décalquables au fer chaud, ou étampés sur coton fini toile, en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandats.

Toute commande doit être adressée comme suit :

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE
"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Coin de l'Ouvrier

L'atelier fermé

SON ORIGINE, SES AVANTAGES, SES INCONVÉNIENTS, SA MORALITÉ

L'atelier fermé possède une double signification. Pour les uns, il s'entend de l'atelier où il n'est pas permis aux membres d'un syndicat de travailler. Il arrive parfois qu'un syndicat défend à ses membres de travailler dans tel ou tel atelier, soit parce que le patron de cet atelier refuse de reconnaître le syndicat, soit parce qu'il ne veut pas accorder les conditions de travail demandées par le syndicat, soit enfin parce qu'il refuse de reprendre à son service un membre du syndicat injustement renvoyé. C'est en d'autres termes, la mise en interdit d'un atelier par un syndicat. Pour d'autres, l'atelier fermé est celui où il n'est pas permis aux non-unionistes ou aux membres d'une autre union de travailler. On l'appelle communément l'atelier syndical parce que seuls les membres de l'union reconnue peuvent y travailler.

L'atelier ouvert présente également une double interprétation. Pour les uns, l'atelier ouvert est celui où peuvent travailler les unionistes seulement, c'est-à-dire les membres de l'union reconnue par le patron de cet atelier. L'atelier ouvert ainsi entendu n'est pas autre chose que l'atelier fermé défini dans le second sens. Pour les autres, l'atelier ouvert s'entend de celui où peuvent travailler les non-unionistes ou les membres de différentes unions. L'atelier libre est celui où peuvent travailler unionistes et non-unionistes. Cependant d'une façon habituelle et qui tend à se généraliser de plus en plus, l'atelier fermé est celui où seuls peuvent travailler les membres de l'union reconnue par le patron de cet atelier. On l'appelle atelier fermé parce qu'il est fermé aux non-unionistes et aux membres de toute autre union. L'atelier ouvert ou libre est celui où peuvent travailler unionistes ou non-unionistes.

Le principe de l'atelier fermé remonte au moyen âge et s'est développé à la faveur de

l'atelier domestique. Celui-ci était composé d'un maître-ouvrier, d'un ou deux compagnons et d'un ou deux apprentis. La clientèle des ateliers domestiques était naturellement restreinte et peu considérable ; elle ne s'étendait pas au loin, soit à raison de la rareté de la production, soit surtout à cause de la pénurie des débouchés due en grande partie au manque de transports rapides permettant les longs voyages. Dans ces conditions, les artisans avaient intérêt à empêcher sur le marché la présence d'artisans nouveaux et à écarter autant que possible la concurrence étrangère. C'est pour cela qu'ils donnèrent à leurs associations le caractère de corporations fermées en limitant le nombre des maîtres, des compagnons et des apprentis.

Pour devenir maître-ouvrier, il fallait subir l'épreuve du chef-d'œuvre. Cet épreuve consistait dans un examen sérieux dont l'objet, bien que défini par les statuts, était laissé à la discrétion et à l'appréciation pratique des maîtres-artisans. A moins de subir heureusement l'épreuve, le candidat ne pouvait exercer la maîtrise. Plus que cela, souvent pour décourager les candidats, on exigeait pour l'épreuve du chef-d'œuvre, une production dont la matière première était d'un prix élevé et dont la fabrication était longue et difficile. Aucun apprenti ne pouvait aspirer à devenir compagnon à moins d'avoir accompli le nombre requis d'années d'apprentissage. Or, en vue d'éliminer les compagnons, les statuts exigeaient souvent un temps exagéré d'apprentissage et nullement en proportion avec la nature et les difficultés du métier. Seuls, enfin, les enfants des maîtres-artisans étaient admis comme apprentis de plein droit : quant aux autres leur nombre était toujours très limité.

Par ces mesures de prévoyance, les ateliers de famille étaient protégés contre la concurrence étrangère. D'autres mesures non moins sévères diminuaient la concurrence des maîtres entre eux. La corporation avait édicté à cette fin des règlements minutieux relativement au travail, à l'embauchage et à la réclame.

Le travail devait dans tous les ateliers commencer et finir à une heure fixe : les procédés de fabrication étaient les mêmes pour tous et le prix des matières premières était uniforme. Aucun compagnon ne pouvait être embauché, à moins d'avoir l'autorisation de son ancien maître. Le maître enfin devait attendre la clientèle et non l'attirer : ceux qui étaient pris à entraîner les hommes ou les femmes passant dans les rues à venir acheter dans leurs boutiques étaient condamnés à une amende pour chaque contravention.

Quel est précisément le jugement à porter sur la nature de ces associations fermées ? Les esprits sont partagés : d'aucun y voient une violation du droit de la liberté de travail, du droit de chacun de choisir librement son métier ; d'autres, au contraire, prétendent qu'étant donné l'état de l'industrie à cette époque, cette forme d'organisation était permise. Si la liberté du travail était limitée dans une certaine mesure, la nécessité où se trouvaient les artisans de gagner leur vie justifiait cette restriction. Quoi qu'il en soit, les ateliers de famille sont à peu près disparus de la scène du monde et ils ont été remplacés par les ateliers de la grande industrie.

Les ouvriers des grandes industries ayant vu dans l'application du principe de l'atelier fermé un moyen puissant d'aider à leur organisation, ont cherché partout à l'établir. Ils ont même fait de grandes luttes pour l'obtenir. C'est que l'atelier fermé n'est pas sans offrir de nombreux avantages. Il fortifie l'union en assurant à ses membres un travail permanent et en facilitant le paiement de leurs contributions. Les syndicats qui sont devenus forts et puissants le doivent, la plupart du temps, à l'atelier fermé. Il est le moyen le plus efficace pour l'obtention de conditions raisonnables de travail, car il entraîne le contrat collectif, qui est la meilleure garantie des intérêts de l'ouvrier. Il est enfin, en cas de difficulté, une arme puissante aux mains du syndicat. Sous l'empire de l'atelier fermé, celui-ci exerce un contrôle presque absolu sur ses membres qui sont contraints sous peine d'exclusion d'accepter ses règlements et de fournir leur quote-part pour le triomphe de la cause qu'il soutient ou défend.

Les inconvénients de l'atelier fermé sont incontestables. Le syndicat qui obtient l'atelier fermé n'est pas toujours un syndicat catholique

et dont l'activité s'harmonise avec les principes de la morale chrétienne. Les ouvriers catholiques sont ainsi forcés pour s'assurer de l'ouvrage de faire partie d'une union dont les principes sont parfois contraires à leurs convictions religieuses et à leurs aspirations nationales. De plus, l'atelier fermé peut devenir facilement un principe subversif de l'ordre social. Grâce à l'atelier fermé, le syndicat devient vite puissant et nombreux. S'il n'est pas fondé sur des principes sûrs et honnêtes, si son action ne s'harmonise pas avec les prescriptions de la justice et de la charité, il peut devenir un instrument de lutte sociale et faire triompher des exigences irraisonnables et des réclamations outrées. Si dans les unions américaines dites internationales, le principe de l'atelier fermé n'a pas eu la faveur de l'opinion publique, c'est parce qu'il a été trop souvent entre leurs mains un moyen d'imposer des décisions arbitraires.

Le principe de l'atelier fermé n'est pas condamnable en soi, car il peut se concilier avec l'autonomie des patrons et la liberté de travail. Certes, dans la reconnaissance du principe de l'atelier fermé, le patron cède une partie de son autonomie, mais, en outre qu'il est libre de la faire, il peut y trouver en plus son avantage. L'atelier fermé est un excellent moyen de relever l'apprentissage, d'améliorer le métier et d'aider à la formation d'ouvriers compétents. Or, qui ne voit que ces avantages précieux sont plus que suffisants pour amener un patron désireux de protéger l'industrie dans laquelle il a engagé ses fonds à accepter le principe de l'atelier fermé ? S'il y cède une partie de son autonomie, il en reçoit une compensation par une main d'œuvre abondante et compétente.

Le principe de l'atelier fermé peut également se concilier avec la liberté du travail de l'ouvrier. Tout ouvrier possède, en effet, la liberté d'entrer dans le syndicat ; on suppose évidemment que celui-ci est honnête et établi sur une base catholique. Si l'ouvrier en devenant membre du syndicat doit faire certains sacrifices, ils sont amplement compensés par les secours en argent qu'il reçoit et par l'amélioration des conditions de travail qu'il obtient.

Toutefois, si la reconnaissance du principe de l'atelier fermé peut être la condition d'un contrat juste et licite, elle ne peut être imposée au patron. Le patron est maître chez lui. On dira, peut-être, que le syndicat a le droit de

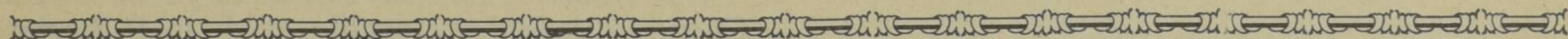
mettre comme condition au contrat de travail une clause par laquelle le patron s'engage à accorder l'atelier fermé. On peut répondre : le patron a le droit également de mettre une clause par laquelle le syndicat s'oblige à ne pas exiger l'atelier fermé. Les deux parties, en ce cas, usent d'un droit égal et, si elles restent chacune sur leurs positions, l'entente devient impossible. L'adoption du principe de l'atelier fermé doit donc être le résultat de la persuasion et non l'effet de la contrainte. Accepté loyalement de part et d'autre, il peut devenir une source féconde de paix sociale et une garantie de prospérité nationale.

EDMOUR HÉBERT, ptre,
Directeur des œuvres sociales.

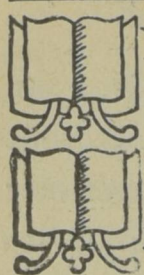
[*Le Devoir.*]

L'AUMÔNE LA PLUS BELLE

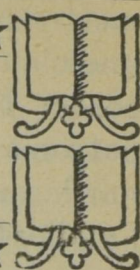
Donner votre or, pour élever à Dieu un temple, où les pauvres et les petits trouveront le pain de leur âme, cette foi et cette espérance divines, qui seules peuvent les soutenir et les consoler, dans ce tissu de privations, de douleurs, d'amertumes, dont leur misérable vie est faite, ah ! ceci n'est pas seulement grand, c'est saint ! Ce n'est plus d'honneur seulement que l'on se couvre ainsi, c'est de vertu ; ce n'est plus la gloire seulement que l'on conquiert à son nom, c'est le salut que l'on achète à son âme.— Père VAN TRICHT, S.J.



LE MONT "PYRAMIDE" DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES



AU GOIN DU FEU



POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

ANAGRAMME

Le compositeur, dont le nom forme l'anagramme "a ma rue", est Rameau.

RÉBUS GRAPHIQUE

Elle a vécu sur l'eau.

Mot à mot: L avec U sur LO.

CHARADE

Adieu.

PROBLÈME

Divisez la terre en seize parties égales, comme suit : il est évident que le père aura quatre de ces parties, celles marquées 1 ; les enfants en auront chacun trois, marquées chacun 2, 3, 4, 5.

2	2	3	3
2	4	4	3
1	1	4	5
1	1	5	5

RÉBUS N° 45

Détourne-toi du mal et fais le bien.

Mot-à-mot: De — tour NE — toit — DU mat — laie — faix — LE bien.

Ont trouvé des solutions partielles: Mlle Régina Cayer, St-Prosper Dorchester; Mlle Gabrielle Roy, St-Odilon, Dorchester; Mlle Marguerite Boulet, Loretteville; Mlle Rachel Kelly, Loretteville; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac-Edouard; M. le Dr J. A. Couillard, Sanatorium, Lac-Edouard; Mlle M.-J. Leclerc, Loretteville; M. Lorenzo Rousseau, Thetford-Mines.

Ont trouvé toutes les solutions justes: Melle Cécile Leclerc, Loretteville, et M. L.-P. Leclerc, M. B., 70½, rue St-Joachim, Québec.

Les prix ont été attribués à ces deux derniers.

CONCOURS N° 55

MOT CARRÉ

Fleuve d'Espagne. Ce que l'on doit faire. Chimère. Dans l'Énéide.

CHARADES

Nos aïeux, autrefois, bâtirent mon premier,
Mais en vain. Nos jaloux ne purent s'accorder.
Si vous êtes sous l'arbre où gît mon bon
[dernier,
Goûtez-y; mais surtout, sachez bien le peler,
Dans mon entier, jadis plus d'un fort
[chevalier,
Trouva pour lui l'honneur en étant le premier.

Mon premier ne vit point sans terre,
Sans air, mon second ne peut rien,
Dans l'eau seule mon tout est bien :
Sache deviner ce mystère.

VERS A RECONSTRUIRE

Un enfant dit à sa mère: "Où va le volume d'eau que ce ruisseau roule ainsi? Le verrons-nous revenir sur cette si chère rive d'où nous le voyons partir? — Non, mon fils, pour toujours ce ruisseau fuit loin de sa source, et dans sa course, cette onde est l'image de nos jours."

PROBLÈME

Divisez une planchette de 9 x 16 pouces en deux parties, et rejoignez ces sections de manière à faire une planche de 12 x 12 pouces.

Le civil et le poilu

*A mon ami le sergent Louis Ravet,
de la Comédie Française.*

Sa capote en lambeaux, son casque défoncé,
Le bras gauche en écharpe, à la hâte pansé,
Le bâton à la main et la pipe à la bouche,
Hirsute, noir, crotté, déguenillé, farouche,
La tête d'un bandit mais le regard d'un dieu,
Un poilu revenait de la ligne du feu...
C'était un lieutenant, dont jadis l'élégance
Eut ravi don Juan et fait pâlir Bragance ;
Déliquat, raffiné, grand seigneur accompli,
Insolent quelquefois, tant il était poli ;
Arbitre du bon ton et des belles manières
Il était adoré des nobles douairières
Tant il mettait de grâce, au faubourg Saint-Germain,
A madrigaliser, en leur baisant la main...
Et maintenant ce beau diseur de patenôtres,
Ce muscadin était soldat, comme les autres ;
Et depuis dix-huit mois, sans trêve ni repos,
Il faisait son devoir, anonyme héros,
Comme il y en a tant, là-bas, à la frontière !...

Donc, notre lieutenant revenait à l'arrière
Pour se faire panser. Il suivait un boyau
Étroit et tortueux, à moitié rempli d'eau.
Soudain, il aperçut, barbotant dans la fange,
Et s'avançant vers lui, des gens d'aspect étrange...
" Qui diable sont ceux-là ! dit-il, en s'arrêtant,
" Quel drôle d'uniforme !... Il me semble pourtant
" Connaître ce costume !... Oui... J'a vu ces jaquettes,
" Ces vestons, ces chapeaux, ces faux-cols, ces
[manchettes...
" Mais où ?... De quelle espèce animale sont-ils
" Ces gens ?... Parbleu !... Mais j'y suis ! Ce sont des
[civils !"

C'étaient des délégués faisant une tournée
Sur le front. Ils venaient passer une journée
Au milieu des poilus, pour voir s'ils tenaient bon
Comme ceux de l'arrière, et du Palais-Bourbon.
Ils marchaient lentement dans l'humide tranchée,
Graves, préoccupés, et la tête penchée,
Apportant tous leurs soins à ne pas trop salir
Leurs superbes souliers et leurs guêtres de cuir...
Muet d'étonnement devant tant de courage,
L'officier s'effaça pour leur livrer passage ;
Mais soudain trébuchant, heurté par un poteau,
Il mit son pied en plein dans une flaque d'eau...
Un civil, tout jeune homme, important personnage
Reçut à bout portant le fâcheux arrosage,
Et son beau pardessus fut tout éclaboussé...
Alors se secouant, il cria courroucé :
" Maladroit !"

Puis, voyant que sans daigner rien dire,
L'officier s'éloignait réprimant un sourire,
Il bougonna rageur :

— " Vraiment, c'est abuser !

" Quand on salit les gens on pourrait s'excuser !...
" Si c'était un soldat, je croirais qu'il est ivre !...
" Vous ignorez, Monsieur, les lois du savoir-vivre !..."

Alors se retournant, l'héroïque blessé,
Otant, pour saluer son casque cabossé,
Répondit doucement à ce jeune imbécile :
— " Le savoir-vivre, c'est une vertu civile ;
" Nous en avons, Monsieur, perdu le souvenir...
" On ne connaît ici que le savoir-mourir !"

René BERTON.

Les saints innocents

Heureux petits enfants ! avec quelles tendresse
Le Roi des cieux
Vous bénit autrefois, et combla de caresses
Vos fronts joyeux !
De tous les innocents vous étiez la figure,
Et j'entrevois
Les biens, que, dans le ciel, vous donne sans mesure
Le Roi des rois.

Dans les bras de Marie, après toutes vos fêtes,
Vous accourez ;
Sous son voile étoilé cachant vos blondes têtes,
Vous sommeillez...
Charmants petits lutins, votre enfantine audace
Plaît au Seigneur :
Vous osez caresser son adorable Face,
Quelle faveur !

Oh ! je veux augmenter la candide phalange
Des innocents ;
Ma joie et mes douleurs, j'offre tout en échange
D'âmes d'enfants.
Parmi ces innocents, je réclame une place,
Roi des élus ;
Comme eux, je veux au ciel baiser ta douce Face
O mon Jésus !

Bse THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

UN DOCTEUR A SON CLIENT

— 45 degrés à l'ombre... vous devriez être mort...

— C'est un thermomètre anglais...

— Alors bon... nous allons tenir compte de la hausse du change.

LES LIVRES

P. ALBERT BESSIÈRES, S.J. *Parvuli. La Robe blanche. La Grande Pitié du Royaume de France.* In-16, 80 pages (55e mille). Prix : 2 frs. Casterman, éditeurs, 66, rue Bonaparte, Paris, VIe et Tournai. (Belgique).

Peut-on rêver nouvelles plus attachantes que celles contenues dans ce recueil. En trois petits récits fort séduisants, dont l'histoire du *Petit Pierrot*, l'auteur, universellement connu par ses publications eucharistiques, nous découvre, pris sur le vif, peut-on dire, les effets de la *Communion fréquente*, bienfaisante pour les âmes et la société.

Cette brochure se recommande à l'attention de tous : curés, aumôniers, directeurs de patronages, supérieurs de collèges et de pensionnats ; elle ne peut manquer de répandre, de la façon la plus efficace, les idées justes et nécessaires sur l'éducation eucharistique du peuple et plus particulièrement de la jeunesse, conformément aux décrets de S. S. Pie X, confirmés par S. S. Benoît XV.

MGR GROUARD, O.M.I., Vicaire apostolique de l'Athabaska. *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackensie.* Lyon (Œuvre apostolique de Marie-Immaculée, 39, Quai Gailleton). Beau volume grand in-8 orné de nombreuses et belles gravures. En vente au Canada dans toutes les maisons des RR. Pères Oblats. Nous en ignorons le prix.

Nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs ce beau volume que vient de publier le vénérable évêque octogénaire qui, depuis plus de soixante ans, se dépense sans compter dans les difficiles missions de l'Athabaska-Mackensie.

Ces pages ont d'abord paru dans les colonnes de la *Liberté* de Winnipeg. Plusieurs de nos lecteurs ont dû les savourer dans le temps ; ils se feront un plaisir de les relire dans un texte plus soigné et accompagné de nombreuses et intéressantes gravures. Les ouvrages qui recountent les travaux des missionnaires sont toujours les bienvenus dans nos familles canadiennes. C'est pour cela que le volume du Père Duchaussois, *Aux Glaces Polaires*, a eu tant de vogue chez nous.

L'ouvrage de S. G. Mgr Grouard ne présente pas moins d'intérêt. L'auteur retrace d'une manière saisissante et dans un style alerte l'histoire de soixante années de missions. Que d'épisodes empoignants, que de pages qui rappellent les temps apostoliques au cours de cette longue vie ! Quelle belle lecture à faire en famille pendant les longues soirées d'hiver et comme l'âme pure et ardente des enfants s'enflammerait à entendre parler l'évêque missionnaire.

Ce livre sera bientôt en vente au Canada dans toutes les maisons des RR. Pères Oblats et chez les principaux libraires.

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le populaire Almanach de la Langue française qui entre dans sa neuvième année avec l'édition de 1924, vient de paraître. Très pimpant sous sa sobre toilette, il plaît dès la première page. Celle-ci, la couverture, représente Louis Hébert, le premier colon canadien ainsi que l'a coulé dans le bronze notre grand sculpteur Laliberté.

Ensuite viennent douze illustrations qui encadrent le calendrier. Ces gravures dessinées par Mlle Berthe Le Moyne représentent la Canadienne à ses travaux, au foyer et au champ, dans la mode des saisons qui défilent sous nos yeux.

Suivent, bourrés d'articles signés des meilleures plumes, les quatre grandes rubriques de l'Almanach : la vie religieuse, la vie nationale, la vie littéraire et artistique et la vie économique.

Ça et là dans le texte sont semés des portraits, des dessins, des notes sur nos droits à défendre et à protéger, des chansons, des vers, un conte, des statistiques, etc., et enfin quatre caricatures inédites signées par MM. Dubois et Letontal.

Comme attrait particulier, l'Almanach de la Langue française annonce un concours de photographies auquel sont attachés des prix d'une valeur de \$150.00. Le but est de dresser, au moyen de la photographie, un inventaire aussi complet que possible de nos richesses historiques : églises, manoirs, maisons d'ancêtres, croix du chemin, vieux moulins, sites illustrés par les exploits des anciens, etc., etc.

Les prix de vente de l'Almanach sont les suivants :

Le numéro, franco.....	30 sous
Une douzaine.....	\$2.50
De 50 à 99 exemplaires.....	.20
De 100 à 499 exemplaires.....	.19
De 500 à 999 exemplaires.....	.18
1000 exemplaires et plus.....	.16½

Port en plus dans tous les cas.

On est prié de commander tôt — le tirage est limité — soit en s'adressant à son libraire ou à l'*Action française*, 369, rue St-Denis, Montréal.

LA BÉNÉDICTION DES PARENTS

Il existe dans les familles chrétiennes une pieuse coutume que nous devons tenir à conserver. Au premier jour de l'an, les enfants s'agenouillent devant leur père et leur mère pour recevoir leur bénédiction.

O la scène touchante ! ô les doux épanchements ! que de chers souvenirs on évoque ! et quel beau spectacle lorsque, au sein d'une famille nombreuse, un vénérable aïeul, comme un prêtre dans un temple, levant les mains au ciel, implore les faveurs d'En-Haut pour les fils de deux ou trois générations.

Fussent nos parents pauvres et ignorants, tandis que nous sommes nous-mêmes riches, instruits, honorés, n'oublions pas ce que nous leur devons, ni ce qu'ils ont souffert pour nous ; accomplissons envers eux le devoir de la piété filiale et, comme aux jours de notre enfance, tenons à la bénédiction paternelle.

[*Le Bulletin Paroissial de Valleyfield.*]

Les souhaits sont éphémères, la prière demeure, et celle d'un cœur chrétien porte toujours les fruits de bénédiction et de joie pour celui qui les offre et celui qui les reçoit. — Père DE PONLEVOY. S.J.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 4

CHAPITRE QUATRIÈME

JUSQU'AU FOND.

Avant son départ pour Rome, Cecilius avait invité quelques amis. Le souper parut à Vera prodigieusement long, plus longue encore la soirée qui le suivit. Sans doute elle était revenue à Herculaneum apaisée : la touchante bonté des Galates, cette caresse maternelle que depuis si longtemps elle ne connaissait plus et qu'elle avait retrouvée dans les bras de Paula, avaient détendu ses nerfs et pour un moment calmé ses angoisses.

Pourtant l'entretien qu'elle devait avoir avec son père ce soir même restait pour elle énigmatique.

A la lumière vive des lampadaires, les cercles de causeurs s'étaient formés dans le salon et dans la salle à manger débarrassée. Dans la bibliothèque, autour des adversaires, on suivait avec passion sur les cases noires et blanches de la table la marche savante des larrons et des latruncules qui se déplaçaient avec un bruit sec. On pariait avec entrain sur les probabilités de la partie : et lorsqu'un beau coup rendait le larron maître de plusieurs pièces et libre de choisir sa proie, les acclamations, jointes au tintement des *aurei*, venaient troubler aux alentours la conversation frivole des femmes.

Vera allait des unes aux autres, souriante, empressée, recueillant de chacune les tendresses conventionnelles, attirant sur sa jeunesse et sur sa beauté les regards connaisseurs des jeunes hommes.

Vers la troisième heure de la nuit un affranchi présenta sur un plateau ciselé un papyrus roulé et cacheté qu'apportait l'intendant de L. Papirius, un des convives. Celui-ci fit sauter le cachet :

— Par Jupiter, cela tombe bien : c'est le "Journal de Rome", la copie des derniers *Acta Diurna*. Je ne l'attendais que demain. Vous en aurez la primeur, mon cher Cecilius. Voulez-vous me permettre de lire ?

— Certainement, mon cher Papirius.

On fit cercle autour du lecteur. Vera en profita pour se mettre un peu à l'écart. Elle s'assit dans un coin d'ombre, non loin du bronze de Polyclète : le *Mercure au repos* après la course, une des merveilles de l'art grec ; et, les yeux levés sur l'admirable profil du dieu lassé, elle continua de réfléchir.

Papirius commença :

"Le XVIIe jour des kalendes, l'Empereur, après avoir assisté dans le Capitolium au sacrifice des Fordicides, a présidé le séance du Sénat. Au cours de sa harangue, il lui a plu d'affirmer que si quelqu'un devait lui succéder au pouvoir ce ne pourrait être que l'aîné de ses fils. L'Assemblée a salué de ses acclamations une prévision qui concordait si bien avec ses propres intentions.

"Titus Flavius Domitianus a reçu de l'Empereur la puissance tribunitienne..."

Une exclamation retentit dans l'auditoire, aussitôt étouffée par la crainte immédiate que chacun eut de voir son cri rapporté à celui qui en réalité gouvernait l'Empire. Plus audacieux, ou plus poseur, C. Lollius déclara tout haut ce que chacun pensait tout bas :

— Il ne manquait plus que cela : Titus inviolable ! C'est un nouveau règne qui commence. Gare au glaive !

— Papirius se hâta de poursuivre.

"Le nouveau tribun pousse activement les travaux d'embellissement de la Capitale. On creuse sur la Via Sacra les fondations d'un arc triomphal destiné à commémorer la campagne de Palestine. Un peu plus loin, entre le Cælius et l'Esquilinus, le dessèchement du lac de Tiberius Nero va être terminé. On dit que les Flaviens veulent y construire un amphithéâtre colossal."

Lollius interrompit encore :

— Voilà qui est net. En trois ans tout ce qui rappelait la mémoire de l'Empereur Néron aura disparu. La nouvelle dynastie veut éclipser l'ancienne : l'entreprise est difficile. Qui vivra verra !

"Le jour des ides, Plautius Silvanus, préfet de Rome, a inauguré la série des réceptions publiques. On y a remarqué le jeune poète de dix-sept ans, Decimus Junius Juvenalis, lequel a déclamé sur le luxe une satire qui a beaucoup plu."

"Un incendie a détruit deux îlots dans le quartier du Viminalis. L'eau a manqué pour éteindre le feu. Il est question de prolonger d'une longueur de cent pas l'aqueduc d'Agrippa. Le curateur des eaux devra en conséquence exproprier un certain nombre de propriétaires, mais le tracé du travail n'est pas encore arrêté."

"Une maison de dix étages s'est écroulée dans la région transtibérine. Les édiles ont prescrit une enquête : on croit que la catastrophe est due à des infiltrations du fleuve qui auraient miné les fondations. On sait qu'un décret de Caesar Augustus fixe la hauteur des maisons"

au maximum de soixante-dix pieds(1). Le fils aîné de l'Empereur lira bientôt au Sénat un projet de loi abaissant ce chiffre à soixante pieds."

— Ah ! par tous les dieux !

On sursauta sur les sièges. Des voix inquiètes s'élevèrent.

— Quoi donc ?... Qu'y a-t-il ?... Lisez donc !...

" Quintus Aufidius, le banquier à l'enseigne du " Bouclier cimbre ", a disparu de Rome."

Une exclamation de surprise jaillit de plusieurs bouches. Instinctivement on se retourna vers Cecilius.

Le chevalier, négligemment accoudé sur un *bisellium* argenté, répondit en souriant à la muette interrogation de ces regards :

— La chose était prévue sur la place. Depuis quelque temps Aufidius ne faisait plus honneur à sa signature. Quelques amis ont essayé de le sauver. Mais une dernière spéculation sur les mines de la Bétique l'a mis à sec. Si quelqu'un d'entre vous est son créancier, je dois, à mon grand regret, l'assurer qu'il ne touchera rien.

Personne ne bougea. Sur ces visages, tant habitués à dissimuler, rien ne parut du désappointement intime que plusieurs éprouvaient.

" Des courriers ont été lancés à sa recherche. Le bruit court qu'il aurait été arrêté à Terracina où il s'était caché."

— Bah, fit le chevalier, à quoi bon ! Quand l'outre est vide, qu'y peut-on boire ?

Pendant quelque temps les conversations continuèrent qui commentaient ce qu'on venait d'entendre. Puis les départs commencèrent. Dans l'*atrium* toscan d'énormes torchères jetaient une lueur pourpre sur les caissons dorés des plafonds, sur le dallage multicolore, et sur les statues blanches, qui, du haut de leurs bases travaillées, semblaient participer à l'au-revoir. Confondus ou distincts, les adieux se succédèrent rapidement.

Lorsque Cecilius et sa fille eurent reconduit leurs derniers hôtes, Vera poussa un soupir de soulagement.

— Père, ne trouves-tu pas que tout ce monde est bien peu intéressant, tout impersonnel, sans valeur morale et sans caractère ?

Le chevalier sourit.

— Tout le monde n'est pas comme toi, ma perle rare. Mais n'es-tu pas trop sévère pour des gens qui en somme n'ont qu'à se laisser vivre et qui s'en remettent au Pouvoir du soin de les gouverner ? La plèbe exige de l'Empereur son blé et ses spectacles ; ceux-ci lui demandent les honneurs et le respect de leurs plaisirs. Moyennant quoi, tout choc s'évite. A ce contrat l'initiative s'endort, je le sais bien. Que veux-tu ? Nous n'y pouvons rien : et la vie passe si vite qu'il est urgent qu'on en profite.

Mais trêve à la philosophie. Viens dans le *tablinum*. Nous pourrons y parler en paix.

Il appela son intendant.

— Auctus, demain à la première heure du jour, un char léger avec deux chevaux rapides. Fais suivre jusqu'à nouvel ordre toute ma correspondance à l'Aventinus.

C'est dans le *tablinum* que Cecilius travaillait le plus souvent. Protégé par les lourdes tentures, ne voyant passer personne, ne percevant que des bruits étouffés, il s'y trouvait dans un recueillement propice à ses calculs continuels.

Deux statues seulement ornaient la pièce : l'une, de petite taille, sur la table, représentait une *Victoire*, les ailes déployées, le pied sur une boule, la dextre jetée en avant. Suivant une coutume introduite depuis peu l'ivoire en était peint ; les cheveux et les ailes avaient été dorés, le peplos bleui, la tunique rosée ; seul le visage restait blanc. A l'opposé, contre le mur de fond, une grande statue de marbre (la seule qui ne fût pas dans l'*atrium*), se dressait grave et saisissante. C'était le rival de Démosthène, Eschine, le poignet gauche rejeté derrière la hanche, le bras droit à hauteur de poitrine, en écharpe sur un pli du vêtement ; sagement équilibré, majestueusement drapé, la physionomie serène, avec aux lèvres un imperceptible sourire de dédain, comme s'il écoutait encore devant les Hélistes les périodes ardentes de son adversaire. C'était l'œuvre d'art préférée du chevalier, celle qu'il faisait admirer le plus volontiers.

Il fit tomber derrière lui et du côté du péristyle les tapisseries de laine brodées d'or et prit un siège, dos à la table.

Vera s'assit en face de lui sur le lit de repos. A ce moment précis, qu'elle attendait depuis le matin, l'émotion précipitait les battements de son cœur. Comme si elle eût craint de les laisser voir sous le tissu léger de sa robe, elle ramena sur elle un pan de la *palla* de soirée, et pour être plus maîtresse de ses mouvements, s'appuya fortement dans l'angle du lit.

Cecilius, les jambes croisées, se renversa légèrement sur le dossier de son fauteuil.

— Je vais d'abord, ma chère enfant, te communiquer une décision qui te concerne et qui, je le crois, te fera plaisir. Je suis obligé de retourner à Rome pour mes affaires ; j'y serai retenu deux ou trois semaines, plus peut-être. Je ne puis dans ces conditions te laisser seule ici ; par ailleurs, je ne veux pas te priver du repos et des distractions de la Campanie. J'ai donc cherché et j'ai trouvé, à Pompeia, une demeure hospitalière où tu seras parfaitement accueillie. La veuve d'un citoyen considéré qui fut diumvir, Lucia Mamia, veut bien te recevoir pendant mon absence. C'est une des meilleures familles de la cité ; elle a compté naguère parmi ses membres une grande prêtresse ; on m'assure que tu y seras parfaitement bien.

Vera n'avait pas bronché, toute surprenante que lui parut la proposition paternelle. Il était arrivé déjà au chevalier de s'absenter à l'improviste pour un temps indéterminé, et jamais il n'avait fait difficulté de la laisser seule avec sa vieille nourrice. De plus, le ton particulier de ces phrases l'étonnait. Il y avait là une nuance autoritaire à peine déguisée, que

(1) Vingt et un mètres.

jamais peut-être elle n'avait rencontrée dans leurs mutuels rapports. Ce qui lui sembla toutefois le plus clair, ce fut le rapprochement inespéré avec une ville et des êtres qui commençaient à lui devenir chers ; et dans une même vision elle confondait à ce moment Polybius et les Galates. Aussi ce fut d'un air dégagé qu'elle répondit après un instant de réflexion :

— C'est très bien, père. J'irai volontiers à Pompeia.

Le chevalier la regardait attentivement : il avait prévu plus d'étonnement. Rien pourtant sur son visage ne trahit sa pensée.

— Dès demain tu pourras te rendre chez Mamia. Auctus a mes ordres : il prendra également les tiens pour faire transporter à Pompeia tout ce que tu désireras. Et maintenant, ma chère fille, parlons sérieusement.

Involontairement elle tressaillit. Malgré les réactions de la volonté, elle subissait encore cette sensation d'un tourbillon dont les spires initiales lui auraient échappé, et dont à présent les cercles se succéderaient, plus brefs et plus rapides. Combien de tours encore avant l'abîme ? Et que lui réservaient les minutes qui allaient suivre ?

— Un des avantages que je trouve à ton séjour à Pompeia, c'est qu'il te permettra de voir plus souvent Julius Dipilus et son fils. Vois-tu, ma chère enfant, il est temps pour toi de prendre mari. Nos amis s'étonnent de plus en plus de ton indifférence à ce sujet.

La jeune fille eut un geste qui signifiait : qu'importe !

— Crois-moi, tu ferais sagement de t'y résoudre et, sans ambages, je te propose pour époux Julius Polybius. Je pourrais me borner à te vanter ses mérites personnels, que tu as déjà toi-même remarqués ; mais avec ma grande fille très aimée, je veux être franc. C'est un mariage qui s'impose.

Vera se redressa brusquement.

— Oh ! père, je ne l'ai vu encore qu'une fois !

— Il m'a paru cependant qu'il t'avait fait quelque impression.

— Je l'avoue : il y a dans ce tempérament à la fois osque et romain plus d'un côté séduisant, et son physique est agréable. Mais tout de même laisse-moi le temps de la réflexion et la possibilité du refus.

Le front du chevalier s'assombrit.

— Que la chose comporte certains délais, je le comprends. Mais que tes réflexions concluent à la négative, c'est impossible. Voilà ce dont je veux ce soir te faire juge.

Il saisit un stylet à manche d'ivoire qui se trouvait sur la table et qu'il prenait souvent en main lorsqu'il discutait.

— Jamais je ne t'ai parlé d'affaires (car tu devines bien qu'il s'agit d'une question d'affaires) ; j'ai toujours préféré te laisser en dehors de mes préoccupations, espérant n'avoir jamais à te faire partager mes heures d'inquiétude. Les circonstances me donnent tort. Tu as le jugement droit et l'esprit

pratique, tu es de race. Écoute donc, je suis obligé de remonter assez haut pour être clair.

Tu sais quelle splendeur environnait jadis notre Ordre. Maîtres du marché de l'État, adjudicataires de toutes les entreprises publiques, dominant par la fortune et l'activité les patriciens de l'ordre sénatorial nous avions de plus le privilège du pouvoir judiciaire. Seuls les Chevaliers, depuis la loi de Caius Gracchus, avaient le droit d'être juges tant au criminel qu'au civil. Nous étions le contrepoids nécessaire de la haute aristocratie, trop heureuse de nous trouver lorsqu'il lui fallait de l'argent pour monter aux honneurs, trop avisée pour exciter contre elle la sévérité de nos verdicts. Ce fut, sans jouer sur les mots, l'âge d'or de la Chevalerie.

Les années ont passé. Le pouvoir d'un homme s'est graduellement substitué au pouvoir d'une élite : l'absolutisme impérial a fait litière des privilèges républicains. Sous la centralisation à outrance, l'initiative individuelle a fléchi, s'est écroulée, comme au cirque le lutteur écrasé par le lion de Nubie ou l'aurochs de Germanie. Peu à peu les Césars ont concentré dans leurs mains tous les monopoles ; et leurs agents, sous leur contrôle, ont eu charge des entreprises que notre Ordre jadis conduisait. J'ai regimbé d'abord, après bien d'autres, contre cet écrasement de nos anciennes Sociétés ; au début de ma carrière financière, et notamment lors de mon passage en Asie, j'ai fait effort pour restaurer les procédés du dernier siècle ; profitant des circonstances politiques, j'ai pu retrouver pour un temps la ferme des impôts et prélever sur les provinces le légitime bénéfice de mon labeur et de mon intelligence. C'était une expérience, je devais la faire : je le devais au prestige de l'Ordre, je le devais au but que, dès lors, je visais.

Vera passa la main sur son front, comme pour chasser les visions qu'évoquait ce langage. Elle suivait, anxieuse, la pensée paternelle avec un désir passionné d'y trouver la justification du passé.

— Aucune affaire importante ne peut aboutir sans violence. Toute entreprise financière est une lutte qui a ses morts et ses blessés. J'ai mené l'expérience comme une expédition militaire, sans pitié pour les intérêts qui s'opposaient aux miens. Tant pis pour ceux qui tombent : c'est la loi de la guerre, et le plus faible a toujours tort.

Elle n'osa protester, comme si le dur accent qui scandait les phrases l'eût déjà subjuguée.

— Mais avec le temps, j'ai réfléchi. La lecture de notre histoire est la seule que j'ai toujours faite avec profit, et je dois dire que je n'ai jamais rejeté ses leçons, lorsqu'elles m'apparaissaient convaincantes. Je viens de parler de guerre, et c'est ainsi que je comprenais autrefois mon rôle. J'ai changé de conception. J'ai vu la République mourir de ses conquêtes et perdre, sous la pluie d'or qu'elles provoquaient, sa vigueur intime et sa puissance même de pénétration : j'ai vu ces crues subites de richesses, cette inondation périodique de luxe, qui détruisaient par submersion ou par infiltrations tous les Corps de l'État, je les ai vues suivies de crises monétaire effroyables, d'un véritable effondrement social. J'ai

constaté que les peuples alliés, pressurés par nous, poussés à bout par une armée d'usuriers, avaient périodiquement aussi cherché dans la révolte et les massacres la possibilité de vivre. Et j'ai compris que pour la prospérité même de l'État mieux valait l'organisme administratif que la libre violence des Compagnies financières. L'aveu m'a coûté, je dois le dire. Mais du jour où je me le suis signifié, j'ai renoncé à l'action directe sur les provinciaux et les alliés. Tout mon effort de raisonnement et de prévision s'est porté d'un autre côté.

Il rejeta sur la table le stylet et ramena sur ses genoux le pan de toge bordé de pourpre.

— J'aurais pu m'adonner au négoce. J'avais des amis dans les grands centres d'exportation, à Carthage, à Antioche, à Alexandrie. On m'avait offert d'organiser et de diriger à Hermopolis des fabriques de papyrus pour faire concurrence à Alexandrie. Mais dans le négoce les frais d'importation sont considérables, les risques nombreux, la vente capricieuse, la responsabilité fatigante. Et puis, malgré l'évolution des idées contemporaines, le commerce déprécie l'homme. J'avais mieux à faire. L'histoire m'avait démontré qu'aux périodes de troubles civils et de proscriptions succède toujours une réaction de paix et de liberté relative ; c'est l'équilibre des peuples qui se refait comme celui des fleuves. Après Caius Gracchus, la République compte de paisibles années ; Auguste a fermé le temple de Janus en mettant fin aux querelles des dictateurs ; après les violences de Caligula, de Néron, après les compétitions armées des Empereurs et les chocs sanglants des légions, un repos des citoyens s'imposait. Là, je ne me suis pas trompé.

Une conclusion suivait : c'est que sur le champ pacifié de l'État, celui-là ferait le labour et récolterait la moisson qui posséderait le soc d'or, la force pénétrante des capitaux.

Or je voulais être celui-là ; et puisque je me fermis la source des provinces, il me fallait chercher ailleurs. J'ai trouvé.

Il tira de son sein une pièce d'or à l'effigie de Galba.

Tiens, prends, regarde. N'y a-t-il rien qui te frappe ?

La jeune fille regarda attentivement et soupesa l'aureus.

— Il me paraît un peu léger.

Le chevalier sourit.

— Quand je disais que tu avais le sens pratique ! C'est une pièce fourrée : le flan était en fer, on l'a recouvert d'une feuille d'or. Oh ! ce n'est pas la première fois. Il n'y a presque plus d'or en Italie ; les mines de Lusitanie et de Gaule ne donnent quasi rien depuis quelques années ; la valeur nominale des aurei n'existe plus, et dans les marchés importants on a recours à la balance pour ne pas être fraudé sur le métal. Encore est-ce parfois un leurre comme tu le vois, la pièce n'ayant ni le poids légal ni l'alliage équitable, L'heure présente est l'heure de l'or : eh bien, l'or, j'en ai, en puissance ! Je m'explique.

Avant mon voyage en Galatie, j'avais fréquenté à Rome un prince oriental, fils d'un otage reçu jadis

par l'empereur Auguste : il s'appelait Tigranès, celui-là même que Néron en 813 nomma roi d'Arménie et qui ne réjoignit jamais sa royauté.

J'avais su par lui que dans la haute Arménie, entre le Bathys et le Phasis, à une distance relativement proche des côtes, on avait remarqué depuis longtemps des gisements d'or. Ces gisements n'étaient d'ailleurs pas éloignés de ceux de Sambana dont les habitants défendirent jadis la propriété contre les soldats d'Alexandre. Dès lors mon plan fut fait. A la fin de l'année 818, me trouvant à Sebasteia dans la petite Arménie, je poussai jusqu'à Artaxata que Corbulo avait détruite cinq ans auparavant et qu'on reconstruisait aux frais de l'Empereur. Le tribun qui commandait la légion présidant aux travaux me procura toutes les facilités de mener mon enquête. Je me rendis compte que le précieux minéral existait. Mis en rapport avec le nouvel allié de Rome, le roi des Parthes, Tiridatès, sans lui parler de mon dessein, je m'étudiai à lui plaire. Le prince préparait alors le voyage en Italie qu'il fit l'année suivante. La guerre avait épuisé ses coffres, il avait besoin d'argent : je lui prêtai une forte somme. Je le revis au printemps de 819, à Neapolis d'abord où il débarqua, puis à Rome. C'était un roi vaniteux : son faste et celui des milliers de nobles parthes qu'il avait pris comme escorte, tu t'en souviens, fut extraordinaire. Lorsqu'à l'époque fixée je réclamai le remboursement de mes avances, il lui fut impossible de le verser. Je demandai alors en échange une concession de territoire soigneusement délimitée auparavant, à cent milles environ du Pontus Euxinus à vol d'oiseau. Elle me fut accordée sans difficulté.

J'étais maître d'agir.

Je ne te dirai pas combien l'organisation de l'entreprise me coûta de peines, de veilles, de fatigues simultanées. J'ai été lentement, ne voulant pas rien ébruiter, pour que le Pouvoir n'eût pas la tentation de me supplanter ou de m'imposer un contrôle. Sans doute l'Arménie majeure n'est pas province et ne le sera pas de longtemps, mais il serait si facile à un décret impérial de la rattacher nominalement à la petite Arménie qui existe déjà depuis neuf ans, et de soumettre au fisc toutes les exploitations. Tu penses bien qu'un prince qui met impôt sur tout, sur les égouts, sur les chiens, sur les latrines, n'hésiterait pas à taxer une mine d'or. Et puis j'avais à faire d'énormes avances de capital que je graduais selon ce que me rapportaient les affaires de Galatie : dons aux chefs de tribus, pour me concilier leur bienveillance, achat du matériel de première exploitation, construction préalable d'un chemin jusqu'au port d'Atina, achat de navires pour le transport, personnel ouvrier dont j'ai dû payer une partie et toujours à renouveler par suite de l'usure rapide de la machine humaine, enfin traitement des commis et des directeurs.

Un mouvement brusque de Vera l'interrompit. Elle venait tout à coup de se rappeler sa conversation avec Caesius, le Galate, et l'odieuse terreur qu'il envahissait à nouveau. Il crut qu'elle frissonnait.

— Est-ce que tu as froid, mon enfant. Veux-tu qu'on apporte un foyer ?

— Non, père, continue. Qui donc avais-tu mis à la tête de la mine ?

La question l'étonna. Toutefois il répondit :

— Titus Pancratius, un homme sûr.

Elle se rejeta en arrière et ferma les yeux.

Son pressentiment ne l'avait pas trompée.

Impôts de Galatie et mines d'Arménie, le même homme avait tout conduit... et il était là devant elle.

Et soudain elle vit où il voulait en venir. Et devant l'abîme qui se rapprochait elle fut prise d'une sueur froide qui la fit trembler de nouveau.

Le chevalier continuait, absorbé par sa démonstration.

— Le travail d'extraction n'a commencé qu'à la fin de 821. Il s'est poursuivi jusqu'à ce jour, acharné, mais dans de mesquines proportions, faute de capital pour le développer : l'or réalisé suffit à peine à couvrir les frais de l'exploitation et à maintenir ici ma situation. Car pour mes opérations de Bourse (que je n'ai pu abandonner, pour ne pas donner l'éveil) j'ai besoin d'un fonds roulant considérable. Il me fallait aviser. Un seul moyen s'offrait à moi : avoir recours à des capitaux étrangers et constituer une Société anonyme des Mines d'Arménie. Trouver des actionnaires m'était facile ; mais je voulais garder la direction effective, m'assurer donc la majorité des parts, et puis il fallait opérer avec une extrême prudence pour ne pas éveiller les susceptibilités de la Cour.

Il se leva : sa haute taille se développa dans le blanc de la toge, sur le fond sombre des tapisseries. On eût dit le pendant de l'Eschine de marbre, mais un pendant à contraste : les bras nerveux se croisaient sur la poitrine, le galbe dur s'accusait sans émotion apparente ni sourire, et les yeux brillaient d'un éclat métallique, comme s'ils eussent reflété l'or fauve qu'ils convoitaient.

— Je suis maintenant à pied d'œuvre. Si la Société se forme, c'est à brève échéance une production d'or doublée, triplée ; c'est notre fortune décuplée ; c'est l'influence politique des services rendus ; c'est la direction effective des affaires ; c'est la puissance de la Banque soutenant, d'égale à égale, la puissance de l'État ; c'est l'Ordre tout entier redevenu, comme jadis, le rival et le maître de l'aristocratie traditionnelle. — Beau rêve, diras-tu ! Et moi je te dis : réalité... si tu le veux !

Car tu es maîtresse de tout : comme actionnaires j'ai choisi parmi mes amis trois chevaliers, vieux compagnons de travail et bouches discrètes. Mais la grosse part, sans laquelle rien ne peut se faire, c'est l'apport de Julius Dipilus le Pompéien. Et cet apport n'aura lieu que si tu me donnes pour gendre Polybius. N'avais-je pas raison de te dire en commençant que ce mariage s'imposait ?

Toujours blottie dans l'angle du canapé, Vera ne répondit pas.

— Tu me diras qu'il n'y a pas là de condition *sine qua non* ; que l'appât du gain pourra suffire à déterminer Dilipus... Eh bien, non ! Ce qui attire le plus ce bourgeois enrichi, c'est la perspective de notre

alliance, c'est l'introduction dans la haute société romaine, c'est le rôle exceptionnel qu'il jouera par la suite dans sa ville natale.

Il eut pour la première fois un sourire ironique.

— Il aspire à tenir à Pompeia la place que je veux prendre dans tout l'Empire... Mais ses intentions sont formelles : il me les a dites plusieurs fois. Il ne signera notre contrat d'association que si ce mariage est décidé.

— Et maintenant, mon enfant, parle...

Un silence angoissant succéda à la brève sonorité de sa parole.

Il regarda, étonné, sa fille, toujours immobile.

Et soudain un cri lui échappa : dans un gémissement plaintif la jolie tête venait de se renverser, et à la lumière des cires le visage apparaissait plus pâle que l'ivoire dont la pièce était remplie. Dans le dernier élan du tourbillon fatidique, sous l'impulsion brutale qui la jetait au fond du gouffre, la jeune fille avait perdu connaissance.

Lorsque dans sa chambre où on l'avait aussitôt transportée et soignée, elle reprit ses sens, elle vit penché anxieusement sur elle le visage paternel. Elle l'attira tout près du sien :

— Pardonne-moi, père. J'ai été saisie. Donne-moi un peu de temps, veux-tu, jusqu'à ton retour, pour te dire oui ?

Il l'embrassa avec un élan dont il n'était pas coutumier.

— Petite nerveuse, tu m'as fait peur, Mais puis-je te laisser seule ?

— Oui, ton voyage est nécessaire. N'aie pas peur, je serai sage. Et maintenant il est tard : va prendre ton repos.

D'un geste il renvoya les femmes. Puis encore une fois il la baisa au front et, soucieux quand même, se retira.

Alors, dans sa détresse morale que ce nouveau choc aggravait ; placée, par un sort qu'elle croyait malfaisant, entre une iniquité sociale permanente et la réalisation des ambitions paternelles, obligée brusquement de choisir entre un mariage qui la faisait riche, aimée, artisan suprême de la splendeur familiale, et ce je ne sais quoi dont la protestation s'élevait au fond de sa conscience contre ce qu'il appelait, lui, son père, les nécessités de la lutte pour la vie ; ne voyant rien qui eût à l'évidence pouvoir de la contraindre au sacrifice pour ces inconnus livrés, comme elle, aux coups du Destin, et toutefois ne se sentant pas le courage de hâter une décision dont elle redoutait par avance le contre-coup moral, — elle se rejeta vers la seule personne qui fût pour elle une amie, une confidente, la veuve stoïque et fidèle du poète Lucanus, *Argentaria Polla*.

Elle se leva, s'assit à sa table, et trempa dans l'encre l'extrémité d'un fin roseau d'Égypte, elle écrivit sans arrêt :

A ma chère Argentaria Polla, salut.

Me voici devenue le jouet des dieux. Une épreuve terrible s'abat sur moi comme une tempête inattendue

Je ne suis plus que penser. Il me faut prendre une décision grave et j'ai peur de choisir à l'aventure. Te souviens-tu de la lettre d'Annaeus Seneca que nous lisions ensemble il n'y a pas longtemps, où il dit que l'humanité est comme une voûte dont toutes les pierres se soutiennent l'une l'autre ? Cela peut-il signifier que nul n'a le droit de tolérer le mal d'autrui même pour assurer sa fortune et son influence sociale ? Ne crois-tu pas que l'intérêt familial doit primer en tout celui des autres hommes ? Ah ! chère amie, je ne puis te confier dans une lettre l'angoisse qui me dévore. Viens, je t'en prie, à mon secours. Ne ne laisse pas seule ! Que je puisse en t'embrassant t'ouvrir encore mon cœur et trouver la paix dans ta parole. Je t'attends. Je serai à partir de demain à Pompeia chez Lucia Mamia. Viens vite consoler ta chère Vera.

Sans vouloir relire elle roula le papyrus et le ferma par un fil de lin qu'elle cacheta soigneusement.

Elle étouffait. Elle ouvrit une fenêtre et but à longs traits l'air frais de la nuit. La lune brillait au-dessus du golfe, déversant sa lumière mate sur les eaux paisibles du Crater. Telle était la surexcitation de ses nerfs qu'elle crut voir rouler à travers le ciel l'or homicide qui devenait son cauchemar. Brusquement elle ferma le panneau de bois. Une sourde colère crispa ses doigts. Elle se revit tout d'un coup là-bas, dans l'humble réduit de la Galate, sa poitrine sur la poitrine de cette femme pauvre, de cette ancienne esclave. Elle eut honte de sa sentimentalité. Tout son orgueil de race, cette morgue que les ancêtres lui transmettaient par le sang paternel, fit révolte en elle contre la droiture de l'âme. Elle s'y livra délibérément, elle s'y replongea tout entière, comme dans un bain violent et tonique, où elle trouverait la force de lutter contre le Destin. Hautaine, la volonté se redressa, charchant par delà les salines et les sépultures l'image du Pompéien, de l'homme jeune et beau qui le premier l'avait inclinée à l'amour. Aussi bien, puisque leur union s'imposait, mieux valait en goûter par avance les tendresses et les joies.

La lampe du candélabre doré vacillait à grands coups dans de fatigantes alternatives de lumière et de nuit. D'un souffle dur elle éteignit la mèche usée et acheva de se dévêtir.

Longtemps elle resta éveillée. Elle entendit à l'aurore le galop des chevaux qui emportaient dans la direction de Rome Verus Cecilius. Enfin elle s'endormit d'un repos lourd tandis que sur la soie des courtines son poing serré traduisait jusque dans le sommeil les rébellions intimes de la conscience.

[(à suivre)]

— C'est bien triste... Vous avez vu que Rockefeller vient de mourir.

— Était-il donc votre parent ?

— Non, et c'est justement ce qui m'afflige.

L'écuelle de bois de l'aïeul

Il y avait une fois un vieillard si décrépité qu'il pouvait à peine marcher ; ses genoux tremblaient ; il ne voyait presque pas, et il n'avait pas de dents non plus ; si bien que, quand il était à table, la force lui manquant pour tenir sa cuiller, une partie de sa soupe tombait sur la nappe, une coulait le long de sa bouche. Son fils et sa belle-fille finirent par se dégoûter de ce spectacle ; c'est pourquoi le vieux grand-père fut réduit à se mettre derrière le poêle, dans un coin. Ils lui préparèrent son manger dans une écuelle de terre, et encore ne lui en donnaient-ils pas assez. Le pauvre vieillard portait donc d'un air affligé ses yeux sur la table où étaient assis ses enfants, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues ridées.

Or, il arriva un jour que ses mains tremblantes ne purent tenir l'écuelle ; elle tomba et se cassa. La jeune femme le gronda sévèrement, mais il ne dit rien et se contenta de gémir. Alors, ils lui achetèrent, pour quelques liards, une petite jatte de bois, dans laquelle il fut obligé de manger. Pendant ce temps, son petit-fils, âgé de quatre ans, s'amusa à ajuster quelques petites planchettes : " Que fais-tu là ? lui demanda son père. — Dame, répondit l'enfant, je fais un petit auge : papa et maman mangeront dedans quand je serai grand et qu'ils seront devenus vieux."

A ces mots, le mari et la femme se regardèrent en silence ; puis, s'étant mis à pleurer, ils admirèrent de nouveau le vieux grand-père à leur table, le firent manger avec eux et ne dirent plus rien, quand il répandait un peu de soupe sur la nappe.

GRIMM.

LES ANGOISSES DU CŒUR

Le cœur, quand il est triste, n'a pas assez des secours humains qui plient sous lui, tant il est pesant de tristesse. Il faut à ce roseau d'autres appuis que des roseaux. Oh ! que Jésus a bien dit : " Venez à moi, vous tous qui pleurez, vous tous qui êtes accablés ". Ce n'est que là, dans le sein de Dieu, qu'on peut bien pleurer, bien se décharger. Que nous sommes heureux nous, chrétiens ! Nous n'avons pas de peines que Dieu ne soulage. — EUGÉNIE DE GUÉRIN.